

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

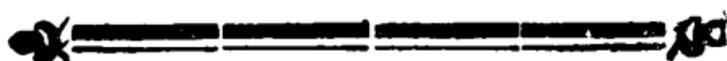
¹
DEDIÉ AU ROI.

A V R I L 1 7 6 6.



NEUCHATEL

DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.



M D C C L X V I.





JOURNAL HELVETIQUE.



A V R I L 1766.

REMARQUES

Sur un Ouvrage rangé par ordre alphabétique, dont plusieurs Articles exigent d'être relevés, pour l'avantage des Mœurs & la vérité de l'Histoire ecclésiastique & profane.

C H R I S T I A N I S M E.

Recherches historiques sur le Christianisme.

CET Article seroit mieux intitulé : *Recherches historiques contre le Christianisme* : L'Auteur y a rassemblé avec beaucoup de soin

tout ce qu'il a crû capable d'inspirer des doutes sur l'établissement divin de nôtre Religion. C'est ici sur tout qu'il fait paroître le fond de malignité, de mauvaile foi, de haine, dont il est animé contre l'Évangile: Nous examinerons cet objet avec une attention particulière.

Plusieurs Savans, dit-il, *ont marqué ici leur surprise de ne trouver dans l'Historien JOSEPHE aucune trace de J. C. car tout le monde convient aujourd'hui, que le petit passage où il en est question dans son Histoire est interpolé* Il y a seulement ici deux faussetés. 1°. Il est faux que tout le monde convienne aujourd'hui de la supposition du fameux passage de JOSEPHE. Les plus habiles Critiques de nos jours, & ceux du Siècle passé, en ont soutenu & prouvé l'authenticité, & ils ont répondu à toutes les objections de ceux qui ont voulu la contester. Come ce passage porte avec lui son apologie aux yeux non prévenus, on ne peut se dispenser de le rapporter. „ En „ ce tems là parut JESUS, home Sage, „ si toutefois on doit l'appeller un home; „ car il fit une infinité de prodiges, & „ il enseigna la vérité à tous ceux qui „ voulurent l'entendre. Il eut plusieurs „ Disciples, qui embrassèrent sa doctrine „ tant des Juifs que des Gentils. Il étoit

le CHRIST, & PILATE poussé par l'en-
 vie des premiers de notre Nation l'ayant
 fait crucifier, cela n'empêcha pas que
 ceux qui avoient été atachés à lui dès
 le comencement ne continuassent à l'ai-
 mer; il leur aparut vivant trois jours
 après sa mort; les Prophètes ayant
 prédit sa résurrection & plusieurs autres
 choses qui le regardoient, & encore au-
 jourd'hui la secte des Chrétiens subsiste
 & porte son nom (*).

20. Il est faux que JOSEPHE n'ait parlé
 de J. C. que dans un *petit passage*; outre
 celui qu'on vient de voir, on lit encore
 que le grand Prêtre ANANUS assembla un
 Conseil devant lequel il cita JACQUES
frère de JESUS qu'on appelle CHRIST, &
 quelques autres, & les fit condamner à
 être lapidés, come coupables d'avoir violé
 & transgressé la Loi (**). Enfin JOSEPHE
 fait l'éloge de ST. JEAN BAPTISTE dont
 l'histoire est intimément liée à celle de
 JESUS CRIST (†).

Et l'on ose affurer tranchément que JO-
 SEPHE ne dit pas un mot de la vie ni de la

X 3

(*) Antiq. Jud. Liv. XVIII. ch. 4.

(**) L. XX. ch. 8.

(†) L. XVIII. ch. 7.

mort de JESUS; nôtre Philosophe a donc écrit pour ceux qui ne savent pas lire. Suposons ce fait pour un moment. TACITE, dont le témoignage peut valoir celui de JOSEPHE, raconte en propres termes que *l'Auteur de la secte des Chrétiens est CHRIST, qui fut mis à mort sous l'Empire de TIBERE par le Gouverneur PONCE PILATE (*)*. La vie & la mort de JESUS sont donc attestées par un des plus célèbres Historiens Romains.

JOSEPHE, continue nôtre Auteur, JOSEPHE, *qui ne dissimle aucune des cruautés d'HERODE, ne parle point du massacre de tous les enfans ordonné par lui.... C'est de toutes les actions de tous les tirans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'histoire du monde entier. Tout cela est vrai. Ce massacre étoit cependant à Rome un fait constant, puisque MACROBE raporte à ce sujet un bon mot de l'Empereur AUGUSTE, avec une circonstance dont les Evangelistes n'ont point parlé, & qui rend la chose encore plus horrible. AUGUSTE, dit-il, ayant appris que parmi les enfans de deux ans qu'HERODE Roi des Juifs fit massacrer dans la Palestine, il avoit fait mourir son propre fils s'écria: Il vaut mieux être le porceau d'HERODE que son fils (**)*. On prie le

(*) Annal. L. XV. ch. 44.

(**) Saturnal. L. II. ch. 4.

Lecteur de peler les conséquences de ce fait inoui par rapport à l'histoire de J. C. S'il n'y avoit pas de Prophéties qui anonçoient la naissance d'un Roi des Juifs, si l'on n'étoit pas persuadé qu'elle devoit ariver sous le règne d'HERODE, si le bruit de cette naissance ne s'étoit pas répandu pour lors, quel pouvoit être le motif du massacre des innocens ? Encore une fois nous invitons nos Philosophes à y penser.

Mais JOSEPHE n'en parle pas ; qu'est-ce que cela prouve ? Il y a plus, des quatre Evangelistes ST. MATTHIEU est le seul qui en parle : Cela rend-il le fait moins certain ? Le voila confirmé par le témoignage d'un Historien Païen, qui ne l'avoit certainement pas puisé dans l'Evangile.

JOSEPHE ne parle point de la nouvelle Etoile, qui avoit paru en Orient, après la naissance du Sauveur ; Phénomène éclatant, qui ne devoit pas échaper à la conoissance d'un Historien aussi éclairé que l'étoit JOSEPHE : Soit. Il est parlé de cette Etoile miraculeuse dans le Comentaire que CHALCIDIUS Philosophe Platonicien, a fait sur le Timée (). Un Ecrivain aussi prodigieusement savant que nôtre faiseur de Diction-*

X 4

(*) Edit. de Leyde p. 219.

naire ne peut pas avoir ignoré ce fait important.

La manière dont nos Philosophes raisonnent est singulière; ils rejettent le passage de JOSEPH, parce qu'il leur paroît trop honorable à J. C. & d'un autre côté ils trouvent mauvais que JOSEPH n'en ait pas fait une histoire aussi détaillée que l'Évangile.

JOSEPH garde encore le silence sur les ténèbres qui couvrirent toute la terre en plein midi pendant trois heures, à la mort de notre Sauveur... Rome elle même devoit avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaisses ténèbres; ce prodige devoit avoir été marqué dans les fastes de Rome & dans ceux de toutes les Nations. Aussi plusieurs Auteurs en ont fait mention: PHLEGON, dans son histoire des Olimpiades, à la 4me. année de la CCII. qui est la 18. du règne de TIBERE & de la mort de J. C. THALLUS dans ses histoires Siriaques, que nous n'avons plus, en ont parlé. TERTULIEN, dans son Apologétique, fait remarquer aux Sénateurs Romains, que ce prodige étoit consigné dans leurs Annales (*). Si l'on doit ajouter foi à l'Histoire de la Chine par ADRIEN RESLON, les Astronomes Chinois avoient remarqué cette même Eclipsé; or il est certain par les Tables Astronomiques

(*) Apol. ch. XXI.

que dans cette année il ne pouvoit naturellement ariver une Eclipse de Soleil. Les ténèbres qui couvrirent toute la terre, à la mort de J. C. étoient donc un Phénomène miraculeux; on ne peut en contester ni l'existence, ni la cause évidemment surnaturelle.

C'est donc très mal à propos que nôtre Auteur conclut: *Dieu n'a pas voulu que ces choses avines fussent écrites par des mains profanes.* Dieu n'a pas voulu que les Auteurs profanes fussent la principale source où nous allâssions puiser l'Histoire de la vie & de la mort de J. C.; leur témoignage seroit insuffisant; ils n'ont pas été témoins oculaires des événemens; mais Dieu a voulu que cette Histoire, écrite par des témoins irréprochables, & qui ont versé leur sang pour en atester la vérité, fut encore confirmée dans ses faits principaux par le raport des Auteurs Juifs & Païens, afin qu'il ne leur manquât aucun des genres de preuves sur lesquelles des faits peuvent être apuyés.

Nôtre Auteur avoit sans doute écrit ses réflexions avant que d'avoir vû *l'Histoire de l'Etablissement du Christianisme tirée des seuls Auteurs juifs & Païens*, imprimée récemment; il y auroit tronvé dequoi dissiper ses doutes, & la plûpart de ses assertions

réfutées d'avance. Nous en ferons grand usage dans tout cet article ; la fidélité des citations nous dispensera de recourir aux Originaux.

Admettons pour un moment, que les deux Passages qui se lisent dans JOSEPHE soient faux ; qu'il ait gardé un silence profond sur J. C., sur ses Miracles, sur ses Disciples, voyons quelles conséquences il en pourra résulter. Il est du moins certain, que du tems de JOSEPHE les Chrétiens faisoient déjà du bruit dans le monde ; cela est prouvé par TACITE & par SUETONE : JOSEPHE qui a parlé de toutes les Sectes nées dans la Nation, des Pharisiens, des Saducéens, des Esseniens, des Juuaites, ne dit pas un mot des Chrétiens ; ce silence est étonnant : *Les Savans* dit nôtre Philosophe, *en marquent leur surprise.* Mais ces Savans si habiles, qui n'ignorent rien, qui rendent raison de tout, auroient dû au moins nous indiquer une raison aparente du silence de JOSEPHE ; ils devroient nous dire pourquoi ils s'obstinent à rejeter le témoignage que l'on voit dans cet Historien, pour suposer de sa part un silence beaucoup plus surprenant que ce témoignage même.

JOSEPHE n'ayant pas pû ignorer ce que les Chrétiens publioient sur J. C., ou il

l'a crû faux , ou il l'a crû vrai. S'il l'a crû faux , il devoit détromper le public & rendre témoignage à la vérité. Né à la source des événemens , il en auroit parlé en home instruit , en témoin irréprochable ; sa déposition auroit fermé la bouche aux Chrétiens pour toujours. Son silence est une faute essentielle contre le devoir d'un fidèle Historien. S'il l'a crû vrai , il n'a pû se taire sans trahir sa conscience & sans pécher contre la bonne foi. Allons plus loin.

Ou JOSEPHE est un Historien fidèle , impartial , incapable de taire la vérité ; ou c'est un foible politique , assés lâche pour sacrifier le vrai à l'intérêt & au préjugé. Dans le second cas , la crainte de déplaire à sa Nation , qui avoit crucifié JESUS , aux Empereurs , qui persécutoient ses Disciples , à tous les Romains , qui détestoient le Christianisme , a pû retenir la plume de JOSEPHE , & son silence ne prouve rien. Dans le premier cas , il a dû nécessairement parler come il a fait ; son aveu est un témoignage arraché par la force de la vérité & une preuve invincible pour nôtre Religion. Nous laissons à nos Adversaires la liberté de choisir entre les deux

suppositions celle qui leur plaira d'avantage (*).

Suivons nôtre Auteur. En ST. MATHIEU J. C. dit aux Juifs que tout le sang innocent, qui a été répandu sur la terre, doit retomber sur eux, depuis le sang d'ABEL le juste jusqu'à ZACHARIE fils de BARAC, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel. Or selon JOSEPH L. IV. chap. 19. C'est pendant le Siège de Jérusalem que ZACHARIE fils de BARAC fut tué au milieu du Temple: D'où l'on suppose que l'Evangile selon ST. MATHIEU a été écrit après la prise de Jérusalem par TITUS. Supposons-le pour un moment, que s'ensuit-il? que cet Evangile n'a pas été écrit onze ans après la mort de J. C. come on le croit comunément, mais environ trente ans plus tard. Cela peut il déroger en quelque chose à la vérité de ce qu'il contient? Les Evangiles de ST. MARC, de ST. LUC, de ST. JEAN, les Actes des Apotres ont été certainement écrits plutôt.

On fait que l'Evangile de ST. MATHIEU a été écrit en Hébreu ou en Siriaque. Or en cette Langue le passé se met indifféremment pour le futur & le futur pour

(*) Voyez l'Hist. de l'Etablissement du Christ; pag. 118.

le passé; en suposant le verbe au futur dans le passage en question, *Occidētis* pour *Occidistis*, il se trouve que J. C. faisoit aux Juifs une prédiction d'un fait particulier; & la suite du texte demande évidemment cette explication. Il est clair par la simple lecture, que le Chapitre XXIII. de St. MATHIEU, depuis le v. 34. & le chapitre suivant sont une Prophétie continuelle. J. C. prédit sans interruption le traitement que les Juifs feront à ses Disciples, la destruction du Temple, les faux Messies qui paroîtront, la prédication de l'Évangile par tout le monde, les fléaux qui tomberont sur la Nation Juive & sa ruine entière, la multitude des faux Prophètes que l'on verra; autant d'événemens que l'on ne pouvoit pas prévoir par les lumières naturelles. Etoit-il plus difficile à J. C. d'anoncer aux Juifs le meurtre de ZACHARIE que de prédire leurs autres crimes & la punition qui en devoit retomber sur eux?

Les Interprètes, dont nôtre Auteur a emprunté cette objection, y donent d'autres réponses; celle-ci fuit & paroît la plus naturelle.

Il n'y a donc rien de si déplacé que la réflexion maligne qu'il ajoute: *Mais tous les doutes & toutes les objections de cette*

espèce s'évanouissent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre des Livres divinement inspirés & les Livres des hommes. En effet il n'est pas fort surprenant que des Livres divinement inspirés renferment une Prophétie des choses futures & en parlent avec autant de certitude que des événemens passés. Il est aussi incontestable que J. C. a fait des Prophéties, qu'il l'est qu'il a fait des Miracles.

Dieu, ajoute-t-il, a voulu envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur, sa naissance, sa vie & sa mort. Cela est absolument faux. La naissance du Sauveur ne pouvoit être plus éclatante qu'elle l'a été. Les Prophètes en avoient prédit le tems & le lieu précis; les Juifs l'atendoient; tout l'Orient étoit rempli de cette opinion. TACITE & SUETONE nous l'apprennent. Elle fut consignée dans les Régistres publics, lors même que se faisoit le dénombrement de l'Empire Romain, accompagnée de signes miraculeux, vus dans la Judée & ailleurs, annoncée à HERODE; & le massacre des Innocens, connu de l'Empereur AUGUSTE, en est un monument terrible.

Sa Vie, sa Prédication, ses Miracles, sa Doctrine ont été pendant trois ans le

spectacle de la Judée, l'objet de la jalousie des Prêtres & des Docteurs Juifs; ils en conviennent dans les Livres même qu'ils ont composés contre lui. Voyez les Vies de J. C. publiées par les Juifs dans l'Histoire de l'Etablissement du Christianisme citée plus haut.

Sa mort, non moins publique, est rapportée par TACITE Historien Païen, mais bien instruit, conue de tous les Enemis du Christianisme & reprochée aux premiers Chrétiens come un oprobre, avouée par les Juifs qui s'en glorifient; la destruction de Jérusalem, le massacre & la dispersion de la Nation entière en ont été la suite & la punition, come JESUS l'avoit prédit après les Prophètes. La naissance, la vie & la mort de JESUS sont aussi certaines, qu'il est certain qu'il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde.

N'est il pas singulier que du si'ence fausement supposé d'un seul Historien, l'on conclue que ce sont là des faits obscurs? Selon nôtre Auteur, *les Savans se sont fort tourmentés sur la différence des deux Généalogies de J. C.* Mais il n'y a pas de quoi se tourmenter; la raison de cette diversité est fort simple: ST. MATHIEU fait la Généalogie de J. C. par JOSEPH, dont il étoit Fils selon la Loi. ST. LUC la

fait par MARIE, dont il étoit fils selon la nature; la réunion de ces deux Généalogies démontre, que JESUS CHRIST par MARIE & par JOSEPH descend de DAVID & des Rois de Juda; que les deux Branches de DAVID, l'une par SALOMON & l'autre par NATHAN se sont réunies en lui. La difficulté que l'on veut faire sur ce que JESUS n'est point fils de JOSEPH mais de MARIE, se trouve prévenue par la même: Quand le Peuple de Jérusalem reconut JESUS pour le Messie; il ne manqua pas de l'appeller *Fils de DAVID* (*).

Lorsque ST. LUC dit que JOSEPH étoit *Fils d'HELI*, on comprend que cela signifie qu'il en étoit gendre & seul héritier, parce qu'il en avoit épousé la fille unique: On fait assez que chez les Hébreux le nom de fils n'exprime pas toujours la filiation du sang, mais une adoption ou une alliance; il en est de même chez tous les Peuples.

ST. AUGUSTIN, dit-on, ST. HILAIRE & d'autres Pères de l'Eglise ont donné un sens mystique à quelques uns des Miracles du Sauveur. Mais on ne fait pas attention à la manière dont les Pères ont expliqué l'Ecriture pour instruire le Peuple.

Ils

(*) Matth. XXL

Ils se font moins atachés à développer le sens-literal qu'à tirer de ce sens même des applications morales; mais ils n'ont jamais prétendu par ces applications déroger au sens literal.

On cite par exemple. 1^o. Le Figuier maudit & séché, pour n'avoir pas porté des figues, quand ce n'étoit pas le tems des figues: Les Péres ont dit, que ce Figuier étoit la figure de la Sinagogue; ont-ils voulu par là révoquer en doute si le figuier avoit été désséché à la parole du Sauveur? Il est clair par le texte même que J. C. fit uniquement ce miracle, pour avoir lieu d'inspirer à ses Disciples la confiance au pouvoir surnaturel qu'il vouloit leur comuniquer. C'est l'instruction qu'il leur done à ce sujet (*).

2^o. *Les Démons envoyés dans les corps des Cochons dans un Pays ou l'on ne nourrissoit point de Cochons.* Cela est faux. JOSEPHE nous apprend que le Pays de Gadara au Gérasa, dans lequel ce miracle fut operé, étoit habité par des Gentils (**).

Quand cela ne seroit pas, les Juifs ont pû nourrir des Cochons pour les vendre au Paiens dont ils étoient environés; &

Y

(*) MATT. XXI n. 21 M ARC XI. n. 22.

(**) Antiq. L. VII, chap. 13.

come c'étoit la victime la plus comune dans les sacrifices du Paganisme, il est vraisemblable que J. C. voulut montrer par la destruction de ce Troupeau, qu'il désapprouvoit cet abus.

30. *L'Eau changée en Vin sur la fin d'un repas où les Convives étoient déjà échaufés.* Il n'y a rien dans le texte qui puisse donner lieu à ce soupçon; J. C. n'auroit pas fait un miracle pour fournir matière à l'intempérance. C'est donc très mal à propos que l'on veut élever quelques doutes sur ces trois miracles, & l'on ne réussiroit pas mieux à l'égard de tous les autres. En vain nôtre Philosophe cherche des détours pour pallier son intention dans tout cet article: Personne n'est la dupe d'un manège si grossier. JESUS, dit-il, *nâquit sous la Loi Mosaique; il fut circoncis suivant cette Loi; il en accomplit tous les préceptes; il en célébra toutes les Fêtes.* Cela est vrai; il a fait plus, il a déclaré qu'il n'étoit pas venu pour détruire la Loi, mais pour l'accomplir (*). Il a ordonné au Peuple d'observer ce qu'enseignoient les Scribes & les Pharisiens assis sur la Chaire de MOÏSE (**):

(*) MATT. V. v. 17.

(**) MATT. XXIII. v. 2.

Mais il est clair qu'il parloit de la Morale & non des Cérémonies Judaïques; nous le montrerons bientôt.

Il ne prêcha que la Morale, ajoute nôtre Auteur; *il ne révéla point le mystère de son incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il étoit né d'une Vierge.* Tout cela est faux. Il a prêché le Dogme aussi bien que la Morale; l'Évangile en fait foi; il a dit expressément qu'il étoit Fils de Dieu & Fils de l'Homme; ses Apôtres ne nous ont appris de son incarnation & de sa naissance que ce qu'il leur avoit révélé lui-même. En se donnant aux Juifs pour le Messie, il leur aprenoit assez qu'il étoit né d'une Vierge, puisqu'ils étoient persuadés, selon la Prophétie d'ISAÏE, que le Messie devoit naître ainsi. Les Livres de leurs anciens Docteurs nous attestent encore cette croyance; il n'y a qu'à lire les Paraphrases Chaldaïques de l'Écriture.

Il reçut la Bénédiction de JEAN dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettoient, mais il ne batifia jamais personne. Le Batême de JEAN n'étoit point une Bénédiction, mais un symbole de purification; nous avons vû à l'article *Batême*, que si JESUS ne batifia jamais personne, il ordonna à ses Disciples

de batifer toutes les Nations : Cet ordre est clair & précis.

Il ne parle point des sept Sacremens. Si l'on veut dire qu'il ne s'est pas servi du terme de *Sacrement* en prescrivant à ses Apôtres les rites qu'il vouloit être observés dans son Eglise, cela est vrai; mais si l'on prétend insinuer, que les Sacremens établis par les Apôtres ne sont pas fondés sur l'ordre exprès qu'ils en avoient reçus de J. C. cela est très faux. Tous ont fait profession de n'enseigner & de n'établir que ce qu'il leur avoit prescrit lui même.

Il n'insitua point de Hiérarchie Ecclésiastique de son vivant. C'est à dire cette Hiérarchie ne fut point établie pendant la vie de J. C. puisque l'Eglise ne fut formée qu'après sa mort, mais elle fut établie par les Apôtres, conformément à l'ordre & aux instructions qu'ils avoient reçus de J. C.

Il cacha à ses contemporains qu'il étoit Fils de Dieu. C'est une insigne fausseté: Il l'a si peu caché, qu'il l'a déclaré hautement en présence de ses Juges. Le Souverain Prêtre lui dit : *Au nom du Dieu vivant je vous conjure de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu: JESUS répond, vous l'avez dit, je le suis.* Cette déclaration est rapportée par trois Evangelistes, (*)

(*) MATT. XXVI. v. 63. MARG. XIV. v. 61. LUC XXII, v. 70.

elle fut prise pour un blasphème & fit condamner J. C. à la mort. Ailleurs il loue St. PIERRE de lui avoir dit : *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant* (*). Après sa résurrection, il se fait toucher à St. THOMAS, qui lui dit, *mon Seigneur & mon Dieu*. Vingt autres passages expriment la même chose. N'est-ce pas se rendre souverainement ridicule que de faire semblant de l'ignorer?

Selon nôtre Auteur, J. C. n'a pas dit, qu'il est *consubstantiel à Dieu*. Mais s'il est Dieu, comment pourroit-il ne pas être consubstantiel à Dieu? Il faudroit admettre en Dieu deux substances, par conséquent deux Dieux.

Il n'a pas dit qu'il est *éternellement engendré*. ST. JEAN l'a dit formellement de sa part. *Au commencement le Verbe étoit en Dieu & le Verbe étoit Dieu... & le Verbe s'est fait chair* (**). Il a dit lui même qu'il étoit avant ABRAHAM (†), qu'il étoit glorifié dans son Père avant la création du monde (††).

Il n'a pas dit que le St. Esprit procédoit

Y 3

(*) MATT. XVI. v. 16.

(**) JEAN I. v. 1.

(†) Ibid VIII. v. 58.

(††) Ibid XVII. v. 54

du Père & du Fils. Il l'a dit très clairement. *L'Esprit St. Consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses (*).* Lorsque le *Consolateur, l'Esprit de vérité, que je vous enverrai de la part de mon Père, sera venu (**).* Le St. Esprit est donc également envoyé par le Père & par le Fils, par conséquent il procède du Père & du Fils. Dans ce même endroit J. C. dit que cet Esprit de vérité *procède du Père;* dans le chapitre suivant il en dit de même; *il prendra de ce qui est à moi & vous l'annoncera:* Il procède donc du Fils come du Père. *Il ne dit point que sa personne étoit composée de deux natures & de deux volontés.* On se trompe encore. Cette Doctrine est une conséquence toute simple de ce qu'il a dit; s'il est Dieu & Homme, il a la nature divine & la nature humaine, par conséquent la volonté divine est la volonté humaine, puisque la volonté est un attribut essentiel de toute nature intelligente.

Il voulut, dit-on, que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des tems pour ceux qui seroient éclairés des Lumières du St. Esprit. Il a éfectivé-

(*) JEAN XIV. v. 26.

(**) Ibid XV. v. 26.

ment promis le St. Esprit aux Apôtres & à son Eglise ; mais jamais les Apôtres n'ont enseigné d'autres mystères que ceux que J. C. a révélé lui même ; jamais ils n'ont voulu souffrir que l'on alterât le sens de ses paroles , que l'on entreprit d'y ajouter ou d'y retrancher. Quand ils ont jugé qu'il convenoit de consacrer certaines expressions pour professer ces mystères , ils ont choisi celles qui rendoient le plus fidèlement le sens des paroles de J. C. & ils ont retranché de la Société Chrétienne tous ceux qui ont voulu les entendre selon leur sens particulier. De toutes les assertions de nôtre Auteur , il n'y en a pas une qui ne soit démontrée fausse par le texte même des Livres Saints ; il en fera de même de toutes celles qui vont suivre.

* * *

* *

*



DE LA GLOIRE DES PRINCES.

L'AMOUR de la gloire est une vertu dans le comun des homes , mais cette passion est un devoir pour les Souverains. Elle doit être l'ame de toutes leurs actions. Sans elle le Sceptre est profané , le Diadème est avili.

Mais quel est le plus solide fondement de cette gloire ? Demandez-le au peuple des Rois , il vous répondra unanimément qu'elle consiste dans cette fastueuse magnificence qu'ils étalent à nos yeux ; dans cette autorité absolue atachée à leur courone ; dans ces respects serviles , qu'arrachent la crainte & la supériorité. Demandez le au Roi guerrier ; il vous répondra , qu'il n'est point d'autre route pour l'héroïsme , que celle qu'ont tracé les ALEXANDRES & les CESARS. Demandez le au Roi Patriote , il vous dira , que la gloire du Prince consiste dans le bonheur du Peuple.

Oui , n'avoir d'autre but que la félicité des Peuples à qui on done des loix , ne s'ocuper que des moyens de les rendre heu-

reux, n'épargner ni soins ni fatigues lorsqu'il s'agit de leurs interets, leur sacrifier son repos, ses plaisirs, son ambition même, c'est partager, en comblant les hommes de bienfaits, les fonctions de la Divinité, dont les Rois sont la plus noble image.

La gloire du Souverain, qui ne travaille qu'au bonheur de ses Peuples, n'est point due à l'erreur de la multitude ni aux illusions du préjugé. Elle est un tribut de la raison la plus saine & la plus éclairée. Le Roi Patriote n'éblouit point par un éclat frivole les yeux de ses admirateurs : Il ne surend point les applaudissemens par des actions, qui, semblables à ces orgueilleux édifices, dont la bizarre beauté consiste dans la hardiesse du dessein, n'ont d'autre mérite que la difficulté de l'entreprise. Les sciences ont un mérite réel, qui consiste dans leur utilité : Ce sont des sources dont les eaux fécondes se partageant en différens ruisseaux portent en tous lieux l'abondance. Le Roi Patriote est d'autant plus digne de l'admiration de ses sujets, qu'il a le courage de la mépriser pour leur intérêt, & d'immoler à leur bonheur cet éclat même dont ils sont idolâtres. Le Roi Conquérant est couronné par les mains de la prévention, le Roi Patriote par les mains de la sagesse.

Mais cette gloire n'est pas moins pure qu'elle est réelle. Ce n'est point à l'usurpation, ce n'est point à la violence, ce n'est point au crime qu'elle est due. En rendant les peuples heureux, le Roi Patriote jouit d'une gloire innocente, d'une gloire dont il n'est point forcé de rougir dans le secret de son cœur, d'une gloire que ses remords ne lui reprochent pas, d'une gloire dont l'équité ne gémit point, qui n'est pas acquise aux dépens des loix, qui n'est pas le fruit de l'injustice, ni le prix du sang & des larmes des malheureux.

Le Ciel est garant de sa grandeur : L'innocence & la vertu en font les fondemens : Pourroit-elle être plus solide ? Quelle gloire plus pure, que de voir des peuples fortunés bénir mille fois le jour qui les soumit à son empire, rechercher sa présence, avec le plus vif, le plus sincère empressement, lui doner le doux nom de père, si bien dû à la tendresse qu'il a pour eux. Il lit dans leurs yeux leur bonheur, leur joie, leur reconnoissance, leur amour. Est-il une gloire plus flatteuse ? Et les superbes monumens que la crainte & l'adulation ont prodigués à l'orgueil des Conquérans peuvent-ils être comparés à ces éloges sincères, à ces naïves expressions du cœur. Un Roi Patriote a-t-il besoin d'inscription & de

statues pour s'immortaliser? Le bronze & le marbre ne sont-ils pas inutiles à sa mémoire? Le tems emporte tout sur son aile légère excepté la vertu. *Paris* ne verra plus dans quelques siècles ces trophées dressés à la valeur de LOUIS XIV. Mais *Paris* n'oubliera jamais les pleurs que versoit LOUIS XII. toutes les fois que le malheur des tems l'obligoit à mettre le plus léger impôt sur son Peuple.

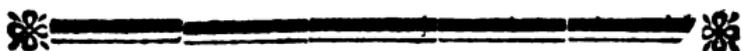
Il manqueroit quelque chose à la solidité de la gloire du Roi Patriote, si elle n'étoit pas supérieure à la fortune. Elle ne dépend point du hazard elle n'est pas sujette à ses caprices, elle n'a rien à redouter de son incertitude, elle est le salaire de la prudence, de l'activité, du zèle pour le bien public. Combien de Héros guerriers ont vécu trop d'un jour pour leur gloire, juste punition de n'avoir pas vécu un instant pour le bonheur de leurs sujets. La gloire du Roi Citoyen a un principe indépendant des événemens, il n'en est point de si imprévu, de si funeste, qui puisse flétrir ses lauriers. Le succès de ses travaux est entre les mains de la fortune; mais ce n'est point sur le succès que sa gloire est fondée. La droiture de ses intentions, la sagesse de ses démarches, la sublimité de ses vues, la justesse de ses mesures suffisent pour soutenir sa gloire.

& la vengent de la malignité de la fortune. Je n'admire CHARLES XII. que dans ses succès , j'admire STANISLAS même dans ses revers ; la gloire du premier s'évanouit avec la fortune ; la gloire du second survit à ses faveurs.

A ces caractères de solidité , qu'on remarque dans la gloire du Roi Patriote , ajoutons en un dernier , qui n'est pas moins essentiel : Il consiste ce caractère en ce que sa gloire lui appartient toute entière & qu'il ne la partage point. Comme il a seul part aux événemens ; il en a aussi seul tout l'honneur. Ce sont ses mains qui cueillent les palmes qui le couronnent. Sa gloire est son ouvrage ; nul heureux événement qui ne lui doive être attribué , parce qu'il n'en est aucun qui ait d'autres sources que son amour pour son Peuple. Ceux qui concourent avec lui au bonheur public n'ont d'autre mérite que celui d'une obéissance facile : Tout est aplani ; ils exécutent ce qu'il a dessiné ; ils proposent & il décide. Il ne se décharge point sur ses Ministres du pénible fardeau des affaires. Mais pour leur conserver cette considération si nécessaire aux premiers postes d'un Etat , il laisse tomber sur eux quelques rayons de sa gloire & leur permet d'être les canaux de ses grâces & de ses bienfaits. JUSTI-

NIEN vainquit par BELISAIRE & NARSES; JULIEN & MARC AURE'LE faisoient de sages réglemens par eux mêmes.

Heureux le Roi qui méprisant ce fantome de gloire ambitieuse, l'idole de la plupart des Princes, met toute la sienne à faire la félicité de ses Peuples; qui loin de croire, que ses sujets soient faits pour lui, est persuadé qu'il est fait pour ses sujets; qui regarde la Royauté non come un droit de faire impunément tout ce qui lui plait, mais come une obligation indispensable de ne rien faire que d'utile; non come un titre qui le rend maître de ses semblables, mais come une servitude qui le condamne de cesser d'être à lui même pour être tout à eux; qui considère le Diadème non come un ornement frivole dont il se pare, mais come un fardeau dont sa tendresse pour ses sujets peut seule adoucir la pesanteur. Heureux, heureux le Roi, qui conoit assez le prix du sentiment, pour croire que le cœur de son Peuple est un bien qui ne peut être trop chèrement acheté, & qui considérant le trône come une fontaine élevée afin de répandre de tous cotés ses eaux bienfaisantes, dit quelquefois: Heureuse la belle place, que celle qui met un home en état de faire à chaque instant du bien à tant de millions d'hommes!



L'HOMME INDOLENT.

L n'y a point de tournure d'esprit ni de caractère qui rende un homme moins propre à remplir les devoirs de la société, que l'indolence. Un homme paresseux est un vrai blanc dans la création. Il semble qu'il n'a été créé pour aucune fin, & qu'il ne vit pour aucun objet. Il ne peut entreprendre aucune occupation, ni embrasser aucune profession, parce qu'il n'aura jamais l'activité nécessaire pour la suivre. Il ne réussit à rien, parce qu'il ne continue rien. Il fera méchant mari, méchant père, méchant parent, parce qu'il ne se donera aucun mouvement pour empêcher sa femme, ses enfans, sa famille de mourir de faim. Il ne sera pas meilleur ami, parce qu'il ne remueroit pas d'ici là quand il s'agiroit de la destruction de l'univers. S'il est né pauvre, il le sera toujours, & finira vraisemblablement ainsi sa vie. S'il s'embarque dans le commerce, il fera banqueroute; s'il a du bien, ses laquais feront fortune, tandis que lui même mourra en prison, où ses dettes l'auront confiné.

Il faut confiderer que la nature ne nous a pas mis en ce monde dans un état de perfection ; elle nous a simplement donné la faculté de nous perfectionner ; ce qui nous dicte que nous avons beaucoup à travailler pour devenir meilleurs. Peu de gens font nés tout à fait idiots. Si dans son état on n'ateint pas aux talens fupérieurs, on peut du moins le remplir décemment ; c'est à quoi l'on parvient par une patience fuivie. La perfévérance vient à bout de toutes les difficultés , & même de celles qui au premier abord paroiffent les plus infurmontables ; & l'on feroit étoné de voir combien on écarte d'obftacles par l'attention continuelle qu'on donne au même objet.

Je ne parlerai point ici de l'exemple fi répété de DEMOSTHE'NE , qui vainquit les obftacles naturels qui s'opofioient à fa réuffite dans l'art oratoire. Je me contenterai d'un exemple plus moderne , & qui nous eft plus familier. Ayant été voir il y a quelques tems le fameux équilibriste STUART , je ne pu m'empêcher de réfléchir en même tems fur les peines incroyables qu'il avoit dû fe donner , pour parvenir à fe plier & fe tordre le corps d'une manière fi forcée. J'ai encore été plus frappé de voir cet Artifte , qui après avoir placé deux fonettes à chaque pied & au-

tant à chaque main, sans compter celles qu'il portoit sur la tête, jouoit différens airs lents & rapides, & les rendoit avec autant de précision que les meilleurs carillons. Toute son adresse consistoit à lever juste les mains & les pieds, & à remuer la tête en avant & en arrière à propos. Si cet homme avoit voulu prendre la même peine dans un autre genre, il auroit peut-être été profond Calculateur ou excellent Poète, au lieu qu'il n'en est que l'emblème.

Il n'y a point d'animal plus inutile dans le monde que celui qui se contente d'être purement & simplement Gentil homme. Il a du bien; en conséquence il ne veut acquérir aucune connoissance: Il n'a aucune profession, & à cause de cela il ne veut rien faire. Le malheur est qu'il n'existe point de vertu négative, & que l'oisiveté absolue est impraticable. Celui qui ne fait pas de bien, fera nécessairement du mal; & si la tête n'est pas garnie de notions utiles, elle deviendra sans contredit un magasin de bagatelles & d'absurdités. Ainsi donc quoiqu'un Gentil homme ne doive point ouvrir de boutique, ni travailler comme un mercenaire, il ne doit pas chercher moins à employer son tems d'une manière avantageuse. S'il ne fait point de progrès dans la sagesse, il fera
beaucoup

beaucoup de pas vers la folie ; & quiconque ne fait rien , parce qu'il n'a rien à faire , deviendra vicieux & pervers , ou tout au moins ridicule & méprisable. Je ne connois rien qui m'afflige d'avantage , que de voir un home , qui a le cœur bien placé & des talens naturels , dont les bones qualités font obscurcies & anéanties par l'indolence. Un tel home est un tourment perpétuel pour ses amis , tandis qu'il pourroit ajouter à leur bonheur. Il ne tiendroit qu'à lui de briller parmi les gens du premier mérite , & il rampe parmi ceux de la dernière Classe. Personne n'est plus généralement plaint , & en même tems plus universellement évité que mon ami SANS SOIN : C'est un bon home , qui n'a jamais fait une bone action ; c'est un home d'une intégrité inébranlable , mais sur qui l'on ne peut pas compter. Avec une excellente tête & un très bon cœur , il règle sa conduite de la façon la plus absurde , & manque souvent à ses amis : Car toutes les fois qu'un home néglige de se rendre justice à lui même , il fait certainement tort à ceux avec qui il est lié , & c' est à tort que bien des gens ont dit qu'un paresseux ne nuisoit qu'à lui même.

Ce n'est pas considerer la vertu dans

son vrai point de vue, que de croire qu'elle consiste dans la pure innocence & dans la privation du mal: Il faut de plus exercer ses facultés en faisant du bien. Aussi quand TITUS avoit passé un jour sans faire du bien, il s'écrioit douloureusement: *J'ai perdu un jour.* Si d'après cette façon de parler, nous jettons les yeux sur nôtre vie passée, combien de jours ne trouverons nous pas que nous avons irrévocablement perdus? Et dans quelles bornes étroites, cette façon de calculer ne réduiroit-elle pas la plus longue vie? Si nous comptons nos jours, suivant le bon emploi que nous en avons fait, qu'elle révolution ne verroit on pas dans la façon de nombrer l'âge des hommes? Nous verrions un très petit nombre compter une belle vieillesse à la fleur de leur âge, tandis qu'il y auroit beaucoup de jeunes étourdis de 80 ans.

Conformément à cette idée, je me souviens d'avoir vû l'Épithaphe d'un homme fort âgé, à qui l'on ne donoit qu'une vie de quatre ans, parce qu'on ne datoit son existence que du tems, où il avoit commencé à se réformer, & à renoncer à ses mauvaises habitudes. La plupart des inscriptions qui sont sur les monumens n'ont aucun trait aux actions vertueuses des morts

qui reposent dans des tombes. Ce ne sont que des notes qui signifient qu'un homme est né tel jour & mort tel autre. Je voudrois que ceux qui ont bien rempli leur vie, fussent encore utiles après leur mort, par des leçons de morale & les bones instructions qu'ils laisseroient après eux. Il seroit donc à souhaiter que dans chaque paroisse on destinât quelques arpens à un spacieux cimetiére, où chaque défunt auroit une tombe, sur laquelle on marqueroit son âge, conformément au bon emploi ou à l'abus qu'il auroit fait du tems pendant sa vie. De cette façon une petite pierre quarée sur laquelle seroit cette inscription, *il est mort la vingt huitième année de son âge*, seroit un plus magnifique panégyrique, que toutes les adulations lapidaires de nos modernes épitaphes. Comme il faudroit s'attendre à la partialité des parens qui survivroient, & qui mettroient dans tout leur jour les plus brillantes actions des morts, on verroit des inscriptions dans le gout de celles qui suivent.

Ici sont déposés les restes d'une célèbre beauté âgée de 50 ans, morte dans sa cinquante année. Elle étoit née dans sa dix-huitième année, & fut tuée inopinément par la petite verole dans sa vingt-troisième année.

Ici repose dans un sommeil éternel la partie mortelle de L. B. esprit fort agé de 88. ans, mort à la mamelle. Il vint au monde par hazard, l'an & fut anéanti dans la première année de son âge.

Ici continuent de pourrir les os d'un fameux débauché, Embrion qui n'a jamais donné aucun signe de vie ; mais à l'âge de vingt-trois ans il étoit tellement putréfié, qu'il n'a pas pû se garder plus longtems sur la terre. Ci git la carcasse d'un bon compagnon, qui nâquit hidropique dans sa quarantième année. Il languit dans cet état jusqu'au moment ou il falut lui faire la ponction, après quoi il retomba dans le même état & mourut à l'âge de deux ans, l'an vingt-troisième de sa potation.

Ici est déposé le corps du beau NARCISSE qui naquit à la Cour l'an un jour d'anniversaire. Il mourut de douleur à l'âge de deux ans, la Cour prenant le deuil pour un Prince étranger.

Ici repose de ses travaux le brave Général B. qui est mort à l'âge d'environ cent ans, plus vieux que METHUSALEM.

Ici pourit A. B. mort né, qui expira de frayeur le 20. Mai 1756.



L'ENVIE.

*L'or peut se partager , mais non pas la louange.
 Le plus grand Orateur , quand ce seroit un Ange ,
 Ne contenteroit pas , en semblables desseins ,
 Deux Belles , deux Héros , deux Auteurs , ni deux
 Saints.*

LA FONTAINE.

L'ENVIE est le plus bas de tous les vices ; qu'on l'examine dans son principe & dans ses effets , on n'y trouvera rien d'élevé , rien qui soit digne de l'homme. Dans son principe , elle n'est qu'un sentiment de tristesse , que nous fait éprouver le mérite ou la prospérité d'autrui : Dans ses effets , elle ne tend qu'à détruire cette prospérité , dont l'éclat , après avoir ébloui ses yeux , tyrannise son cœur.

Il ne faut qu'une simple définition de l'Envie pour en inspirer de l'horreur. L'Envie est un déplaisir que nous concevons du bonheur de nos semblables. Qui voudra se reconnoître ? Qui voudra être envieux ?

L'envieux reconnoît son infériorité , de sorte que tous les mouvemens de l'Envie

qui le dévore, font par rapoit à lui autant d'actes d'humilité. Ne pourois je pas ajouter, que les traits de l'Envie font à l'Envie autant de titres de supériorité sur l'envieux ? Chose étrange ! L'orgueil est une des principales causes de l'Envie, & l'humiliation une de ses suites naturelles & nécessaires. Quelqu'un qui étudieroit avec attention le cœur de l'home, trouveroit bien d'autres contrariétés dans la source & dans les objets de ses passions.

L'Envie est un vice généralement répandu ; personne n'en est exempt, & tout le monde en a plus ou moins. Elle se mêle dans nos actions, souvent sans que nous nous en apercevions. C'est une espèce de poison subtil, dont nous ne sentons l'effet que par réflexion. Eh que nous réfléchissons rarement !

ALEXANDRE pleure les victoires de son Père. THEMISTOCLE ne peut souffrir la gloire d'ARISTIDE. CESAR ne veut point de supérieur ; POMPE'E ne veut point d'égal. L'Envie seroit-elle le vice des grands homes ?

Les Historiens mettent leur esprit à la torture, pour trouver la cause de certains événemens bizarres qu'ils racontent. Quelquefois même ils veulent trouver du fin dans des actions très naturelles. Ne réus-

firoient ils pas mieux dans leurs conjectures politiques, s'ils raportoient à l'Envie la plupart des faits? C'est là le grand mobile de presque toutes les actions des homes. Ils agissent en conséquence, pour ainsi dire, machinalement. L'Envie leur est si naturelle, qu'ils suivent ses impressions la plupart du tems sans y penser. Une hostilité comise, une injure reçue sont souvent les prétextes de bien des guerres dont l'Envie est la seule cause. Qu'est ce qui a troublé de nos jours la tranquillité de l'Europe? C'est l'ambition; & l'ambition est un diminutif de l'Envie.

Un Roi avoit épuisé ses cofres & ceux de ses Sujets pour se bâtir une résidence magnifique. Il y avoit réussi; son Palais étoit un chef-d'œuvre de l'Art. Il s'aplaudissoit des louanges qu'on donoit à l'habileté de ses Architectes. Malheureusement, il aprit, qu'un Prince indépendant avoit un Château plus beau que le sien. L'Envie s'empare de son ame, il déclare la guerre à ce Prince, porte la désolation dans ses Etats, & détruit son Palais.

Le mérite est ordinairement accompagné d'une foule d'envieux. On a vû des Généraux aimer mieux se laisser battre, pour obscurcir la gloire du Général qui parta-

geoit le comandement, que de relever la leur en batant l'énemi conjointément avec lui.

Un songe me transporta hier dans un désert éfroyable. J'avançai en tremblant. Je découvris une caverne. J'y entrai héroïquement. L'ouverture étoit fort étroite; mais le chemin s'élargissoit toujourns de plus en plus. Je vis enfin un monstre, qui vomissoit sans cesse de petits monstres, qui lui ressembloient en tout hormis en grandeur. Il avoit des millions de yeux, plins de feu & de malignité; son visage étoit livide. Son soufle empestoit l'air, ses bras ne s'ouvroient que pour déchirer tout ce qui étoit autour de lui. Je m'aperçus même qu'il les étendoit à son gré; je vis ensuite descendre du Ciel un objet éclatant, dont la beauté me frapa.

Le monstre reconut son Rival, & se prépara au combat. L'ataque fut vive; la défense le fut aussi. Le premier sembloit triompher en mordant la poussière, & ne se relevoit qu'en portant de terribles coups au scond, qui étoit souvent renversé. La victoire fut long tems douteuse, & les vœux du spectateur ne la hâtoient point. J'eûs le chagrin de voir l'instant fatal qu le monstre açabla son éne-

mi. Tandis que celui-ci faisoit ses efforts pour se dégager, je m'éveillai bien surpris de me trouver dans mon lit, bien fâché d'avoir vû l'Envie triompher de la Vertu, & bien résolu de communiquer ce songe à mes Lecteurs, qui n'y trouveront peut-être qu'une affligeante vérité.

Plein de ces idées, je me rendormis. Je retournai dans la caverne. Je n'y trouvais plus mes combatans. J'y vis, je ne fais par quel hazard, un vénérable Vieillard, qui m'aprocha, & me prenant par la main me dit : „ Suivez moi : L'Envie
 „ & la Vertu ne se font plus une guerre
 „ ouverte. Voyez les stratagèmes dont
 „ l'une se sert pour détruire l'autre. L'En-
 „ vie prend mille formes différentes, & se
 „ couvre à chaque instant d'un masque
 „ nouveau. Tantôt elle se déguise sous
 „ le nom d'ambition, tantôt sous celui
 „ d'émulation, souvent sous celui de vai-
 „ ne gloire. Tous ceux qui sont ses tribu-
 „ taires ne la connoissent pas ; elle fait l'art
 „ d'insinuer son poison si subtilement,
 „ qu'on la prend pour la Vertu même.
 „ Celle-ci est sans fard, & n'emploie
 „ pour se faire aimer qu'elle-même. Aussi
 „ les Autels sont ils déserts, tandis que
 „ l'encens fume sans cesse sur les Autels
 „ de son artificieuse ennemie. N'en soyez

„ point surpris. Celle ci a trouvé le se-
 „ cret de détacher de son corps certains
 „ esprits animaux, qu'elle glisse dans le
 „ corps de l'homme. Les pores des Courti-
 „ sans sont les plus propres à recevoir l'im-
 „ pression du venin. Voilà pourquoi vous
 „ en voyez de toutes les nations, qui
 „ sacrifient à l'Envie. Profitez de l'avis
 „ que je vous donne, & garantissez vous
 „ de ce vice odieux. Il dit; & le sommeil
 „ me dit adieu en même tems.

Rendu à la réalité, je trouvai que mon
 homme m'avoit dit vrai. L'Envie est un
 Prothée qui fait se travestir de mille ma-
 nières. Nous sommes les jouets de nos
 passions. Nous ne les connoissons pas, mè-
 me lorsque nous n'agissons que par elles.
 Nous sommes des esclaves, qui ignorent
 quels sont les tirans, qui les oppriment.

Qu'on considère tout ce que l'envie a
 d'inquiétudes, d'allarmes, de troubles, d'a-
 gitations, on sera surpris de voir le mon-
 de rempli de gens, qui maigrissent tou-
 jours de l'embonpoint d'autrui, entretiennent
 une passion si cruelle, & la nourrissent
 dans leur sein pour se rendre volontai-
 rement malheureux. Par quel charme
 arrive t-il que l'Envie étant le supplice du
 cœur où elle a pris naissance, & où elle

exerce son empire, elle ne laisse pas de lui plaire.

L'Envie ne seroit-elle pas l'effet du vuide de notre cœur? Un home qui auroit d'autres affections se livreroit il à l'envie? Mais qu'est ce qu'un home sans passion? On l'a déjà dit; c'est un instrument sans cordes. Ainsi, dans un certain sens, l'envieux n'est pas un home.

L'envieux est l'ennemi déclaré du bonheur de la société; talens, savoir, esprit, mérite, il ne tient pas à lui que tout cela ne disparoisse de dessus la terre. Il est capable de tout entreprendre, parce qu'en travaillant à troubler la félicité d'autrui, il travaille à sa propre satisfaction. L'home heureux lui blesse la vue. Il est donc naturel qu'il ne néglige rien, pour se délivrer d'un objet si désagréable.

Presque tous les vices, presque toutes les passions ont eu des Apologistes, mais personne, que je sache, n'a encore pris la défense de l'envie. Elle n'a aucune raison, aucun prétexte, aucune espérance. Que peut dire l'envieux pour se justifier? Le malheur d'autrui fait son bonheur. Le bonheur d'autrui fait sa misère. Qui voudra se voir dans ce tableau? L'aveu en seroit si mortifiant! On voudroit pouvoir se le cacher à soi-même.

Faites vous une juste idée de l'état, où se trouve le cœur d'un envieux, vous aurez peine à la soutenir. Il n'est jamais à lui même; son cœur se promène toujours d'objets en objets, court de desirs en desirs, & est sans cesse livré aux chagrins les plus cruels. En proie à toutes les passions, il est son propre boureau; car en est il une dont il soit exempt.

Les objets des desirs & des poursuites de l'envieux ne sont pas dignes d'un être raisonnable. Ce sont pour l'ordinaire les biens, les honneurs, les dignités, que la fortune aveugle donne à qui il lui plaît; de sorte qu'il est son esclave & rarement son favori.

Deux belles Femmes sont peu amies. Deux grands Généraux sont ordinairement brouillés; deux Ecrivains habiles ne s'estiment pas mutuellement, autant qu'ils devroient. La raison, c'est qu'ils sont excellens en leur genre, qu'ils sont rivaux, & par conséquent jaloux.

Une femme est toujours suspecte, quand elle veut décider des agrémens, des qualités, de la parure d'une autre femme. C'est qu'elle est suspecte d'envie. Il nous semble, que ce que nous accordons de mérite à autrui, est autant de retranché au nôtre. Il n'est pas rare de voir les hommes

courir après des femmes, auxquelles celles de leur sexe ne trouvent pas l'ombre d'agrément. C'est qu'elles ne voient qu'à travers le microscope de l'Envie, qui grossit ou rapétitise les objets à leur gré; au lieu que les homes voient à travers le microscope du bon goût & de l'impartialité, à moins que le cœur n'ait déjà déterminé leur décision.

La sagesse de la nature fait mettre à profit nos défauts. L'effet naturel de l'envie devrait être le découragement & l'oïveté. Cependant il en va tout autrement, & nous tirons avantage de ses mauvaises intentions. Un home que l'Envie ataqué se roidit contre tous ses assauts, n'oublie rien pour émouffer la pointe de ses traits, s'élève à ce qu'il n'auroit osé prétendre, devient supérieur à lui même. L'amour de la gloire, le desir du triomphe, l'espoir de confondre l'envie, tout cela y concourt; un peu de vengeance vient s'en mêler, & brocher sur le tout. Avec cela, on va loin.



LES ILLUSIONS.

QUE vous êtes belle ! disoit DAPHNIS à CORISANDRE , qui de son coté regardoit dans un ruisseau pour contempler son Amant sans rougir. Ah ! ma chère CORISANDRE ajouta t-il . . Ils restèrent muets après cette exclamation & paroïssent plongés tous deux dans une profonde rêverie. Le jour étoit sur son déclin. La Nature, en se préparant au silence , sembloit respecter leur yvresse ; le chant des oiseaux d'un bois voisin les en tire. CORISANDRE apuyant sa tête sur le sein de son Amant, sourit doucement à leur ramage ; ce souris l'embélit encore & achève d'enflammer DAPHNIS ; & come s'il n'eut point aperçu la beauté du lieu où ils étoient assis , vois tu , lui dit-elle , ces prairies émailées , ce ruisseau qui les arrose , ce troupeau qui bondit ? Entens tu ce Rossignol , ces Fauvettes DAPHNIS ? Ils chantent nôtre amour : Oui , cher DAPHNIS , tout nous admire ou nous envie ; tout est ici pour nous. Le Berger lui baissant la main avec transport , répondit par un soupir ,

qui eut été suivi de bien d'autres, si le Pasteur MELAMPE n'étoit venu les interrompre.

MELAMPE n'avoit pas vécu quarante ans ; il possédoit de nombreux troupeaux & une santé inaltérable ; les Dieux lui avoient tout doné excepté le secret de jouir. L'ennui lui rendoit les jours longs, & le bonheur des autres importun ; il aimoit à en détruire partout les images.

Pauvres enfans, s'écria t il, en abordant CORISANDRE & DAPHNIS, vous vous croyez heureux ; tout vous enchante ; que vous êtes à plaindre ! Votre âge c'est celui de l'erreur ; vous ignorez l'avenir qui vous attend. . . DAPHNIS sera infidèle , CORISANDRE cessera d'aimer. Le chagrin & la douleur succéderont aux illusions qui vous abusent ; vous apprendrez à vos dépens, qu'il ne faut compter sur rien. Après avoir fatigué la contrée par vos plaintes , après de longs & inutiles regrets , vous finirez par regarder l'amour come une folie. Le bonheur fuit devant les homes ; le plaisir & les passions sont le poison de la jeunesse. Mes enfans ne vous livrez point aux trompeuses impressions de votre âge. Gardez vous de vous croire heureux ; apprenez plutôt dès votre aurore à supporter

les ennuis & la longue uniformité d'une vie triste & pénible.

MELAMPE s'arrêta, & la Bergère, comme si elle eut voulu écarter tout sinistre présage, s'éforça de rire. Pour DAPHNIS, dès que le Pasteur eut dit que CORISANDRE cesseroit de l'aimer, il n'avoit plus rien entendu : MELAMPE jouissoit de leur consternation. CORISANDRE s'en aperçut, & pour rassurer son Berger : Qu'elle erreur est la vôtre, dit-elle à MELAMPE ? Ne savez vous pas que DAPHNIS & moi, nous nous somes jurés un amour éternel ? La fête du hameau est le jour qui nous unira pour jamais ; mes compagnes m'applaudissent ; les Bergers chantent mon amour ; toute la contrée est remplie de nôtre bonheur ; la nature embélit & le partage.

La voix de CORISANDRE avoit sur le cœur de DAPHNIS un pouvoir sans bornes : Il sortit de sa rêverie, & le bon vieillard PHILEMON, qui cache derrière un buisson n'avoit rien perdu de cet entretien, vint achever de le calmer. Oui, mes enfans vous êtes heureux. Conservez toujours cette douce illusion ; il n'est point de bonheur sans elle. Les Dieux ne nous ont point donné la sagesse pour détruire nos passions, mais pour les régler. Que MELAMPE est à plaindre, puisqu'il ne fait pas

pas jouir come moi du spectacle de vôtre bonheur.

PHILEMON étoit l'Oracle du Canton. Dès longtems sa vertu, son sens, sa bonté l'avoient rendu respectable. Sans l'approbation de PHILEMON, on ne plaïsoit point à sa Bergère; il dirigeoit le choix des Nymphes; il étoit l'arbitre des talens & des succès. CORISANDRE se jeta dans ses bras; DAPHNIS rougit de s'être alarmé si légèrement. Allez, dit-il à MELAMPE, vous n'avez jamais été aimé de CORISANDRE; vivez dans vôtre erreur. Qu'elle est forte, grands Dieux, puisque vous la voyez sans tomber à ses piés! Tous nos Bergers l'adorent; son cœur me préfère; elle n'aimera jamais que moi. Un regard de la Bergère confirma le discours de DAPHNIS. MELAMPE les quita brusquement. On ne fait si ce fut de honte d'avoir été surpris par PHILEMON, ou de chagrin d'avoir vû le bonheur à l'épreuve de ses atakes.

G E N E V E .



F R A G M E N T.

D'une Lettre de Paris.

SOIT, vous le voulez, je peindrai Paris en laid. J'ai aujourd'hui autant d'humeur qu'il en faut pour cela, & si pour vous consoler du contre-tems qui vous empêche d'y venir, il faut vous en dégouter, je me flatte, ma chère Amie, d'y réussir.

Nous sommes en général si légers & nos mœurs ne sont guères plus solides que nos têtes. Chaque état, chaque quartier en a donc de différentes & s'occupe à critiquer celles de son voisin. Nous sommes tous alternativement les modèles & les singes les uns des autres.

Cependant en général, car il faut être juste, le peu d'hommes aimables & sensés que nous avons ici, le sont plus qu'ailleurs. Il y a dans tous les états quelques personnes qu'on peut citer pour gens d'un grand mérite, & je n'ai que faire de vous les dépeindre, parce que le mérite est le même partout. Mais, en revanche, quel tas d'agréables, de petits maîtres & de fats !

Ceux de la Cour font auffi leſtes dans leurs propos & dans leur maintien, qu'en équipages & en habillemens. Ils font profeſſion d'impoliteſſe. Jamais ils ne font plus contens d'eux mêmes, que quand ils ont ataqué la réputation de quelques femmes. Ils ne ſe font pas même faute de faire les honeurs de celles qu'ils n'ont jamais vues, & promettent leurs bones graces au premier étourdi qui débute dans le monde ſous leur protection. Ils courent aux promenades pour y étaler leurs graces. S'ils vont aux ſpectacles, c'eſt dans le deſſein de ne point écouter ou d'interrompre les Acteurs. Les moins opulens entretiennent des filles, parce qu'il eſt du bon air d'être ruiné à trente ans & de mourir de vieilleſſe à quarante.

Quand aux petits maitres de robe, je ne puis mieux vous en faire juger que par le portrait original de M... dont vous avez quelques lettres. Représentez vous une petite figure de quatre pieds & demi de haut, le viſage blême, répétant les yeux, ſe mordant les lèvres, les épaules rondes, l'habit poudré & non les cheveux, le corps droit, la tête penchée, les coudes en arrière, les mains dans ſon manchon, qu'il porte toujours ſur le col; queſtionnant à

droite, tandis qu'on lui répond à gauche; riant & parlant sans cesse quoi qu'il n'aye rien à dire, començant très haut sa phrase, la finissant entre les dents, décidant de tout, ne sachant rien, & jugeant du plaisir qu'il fait aux autres par la satisfaction qu'il a de lui même. Cet home a pourtant une bone qualité; il ne médit jamais de persone. Il est vrai qu'il ne croit pas que le public en vaille la peine; il ne le juge pas digne de sa colere. Sa phrase favorite: Eh.. mais.... c'est tout simple.. Il prend intèret à tout ce qui vous arive, avec un froid glacial. Il ne manque pas l'ocasion de vous faire un compliment, & toujours le plus longuement qu'il peut.. Tout est chez lui aussi méthodique que sa figure. Loifqu'on vint lui anoncer la mort de sa femme, il ne se mit à pleurer que quand il eut tiré son moucheoir... En un mot c'est un petit recueil d'insipidité & de pédanterie des plus complets.

Les gens de lettres qu'on apelle beaux esprits, font encore une espèce à part. Ils ne sont pas pour la plùpart, aussi instruits que leur état sembleroit l'exiger & qu'ils voudroient le faire croire; mais en revanche, ils décident sans apel, défigurent mutuellement leur mérite & leurs talens, & prêchent avec emphase la considération

due à leur état , à laquelle ils soumettent volontiers & fort adroitement celle de leur personne. Ils ne se refusent aucune plaisanterie. Pour être équitables dans leurs jugemens, ils n'épargnent pas même leurs amis, mais on ne peut s'empêcher de reconnoître en eux cette basse envie, qui cherche à dégrader le vrai mérite. Ils ont d'un autre côté provision d'éloges pour leurs protégés.. Vous riez .. oui, pour leurs protégés, c'est le terme ; car un homme de lettres un peu à la mode ne manque pas d'en avoir plusieurs ; ce qui vous paroitra singulier, c'est qu'ils soient venus à bout de s'attirer & d'usurper une espèce de considération. Ils sont reçus, fêtés même, dans la bone compagnie. On les écoute come des oracles, on les cite come l'Evangile, on les craint come l'aspic, & il n'y a que les gens d'esprit qui s'en moquent come ils le méritent..

En voilà bien assés, qu'en dites vous ? Arivez, arivez, ma chère Amie ; alors Paris me paroitra moins mauffade, & je vous le peindrai en beau.



OUVRAGES NOUVEAUX.

EQUIVOQUES & bisareries de l'Ortographie Française, avec les moyens d'y remédier. Par M. GOUFFIER. A Paris, chez GOUFFIER, Fils 1766.

Non sunt contemnenda quasi parva, sine quibus magna constare non possunt.

IL y a longtems qu'on cherche à fixer invariablement l'Ortographie Française ; Chacun indique des moyens, chacun propose ses idées : Mais malheureusement la plupart de ces méthodes sont mille fois plus bisares encore que ne l'est l'état actuel de nôtre Ortographie ; Les uns veulent qu'on restitue aux mots dérivés, afin d'en conserver l'Étymologie, toutes les Lettres qui en ont été suprimées. Les autres, & ceux-ci sont les plus raisonnables, veulent que l'on écrive exactement come on parle, & qu'on rejette absolument des mots toutes les lettres qui ne s'expriment pas : Mais ce moyen, quoique judicieux, a un très grand inconvé-

nient, c'est que nous avons une infinité de mots qui se ressemblent par le son, dont l'Ortographie seule indique les diverses significations, & dont il ne seroit plus possible de reconnoître la différence, s'ils étoient écrits come ils sont prononcés.

Ainsi les difficultés qui arrêtent la fixation de l'Ortographie Françoisse, sont, comme on voit, fort loin d'être aplanies : Bien des gens pensent même que, malgré ses lumières & l'assiduité de ses travaux, l'Académie Françoisse aura bien de la peine à parvenir dans quelques Siècles encore, à fixer l'Ortographie d'une manière immuable. Mais au fond, avant que de se plaindre des équivoques & de la bizarerie de nôtre Ortographie, il seroit bon, à nôtre avis, d'examiner s'il ne seroit pas plus nuisible qu'avantageux pour nôtre langue, qu'elle fut désormais invariable ? L'expérience prouve que cette proposition, qui paroitra peut être fort absurde à quelques uns, n'est rien moins qu'un paradoxe. N'est ce pas, en effet, aux recherches qu'on a faites, aux moyens qu'on a tentés pour perfectionner la langue, que nous devons son élégance, sa richesse, sa beauté ? N'est ce pas aux tentatives qu'on a faites pour en ôter les équivoques & les

bizareries, que nous sommes redevables de ses graces & de son abondance, quelque multipliées que soient les plaintes des Littérateurs subalternes sur sa stérilité? Supposons que l'Orthographe Française eut été fixée invariablement dans le seizième Siècle; nous aurions eû peut être des Orateurs plus éloquens & des Poètes plus sublimes que ceux du seizième Siècle, mais qui n'eussent été ni plus élégans dans leur stile, ni plus agréables à lire que RABELAIS, MAROT, ou LAMOTHE le-Vayer. Que l'on suppose les Tragédies de RACINE & de M. de VOLTAIRE écrites du stile des Tragédies de LONGEPIERRE, ou de TRISTAN; que l'on suppose les discours de M. BOSSUET, ou l'Histoire-Naturelle de M. de BUFFON, écrits du stile de la CHAMBRE, ou de la *Satyre Ménippée*; pensera-t-on que la langue Française fut jamais devenue la langue de l'Europe? Or, à qui nos meilleurs Ecrivains doivent ils la beauté de leurs ouvrages, si ce n'est précisément à la liberté qu'ils ont eue de s'exprimer dans une langue qui, n'étant point fixée, leur a permis de se livrer au feu de l'imagination, & de faire oublier à leurs Lecteurs, à force d'énergie, d'éloquence & d'agrémens, tout ce que l'Orthographe & la langue elle-même peuvent avoir d'é-

quivoque & de bizarre. Mais, disent les Puristes, Nation pointilleuse, comunément peu éclairée, & toujours hérissée de mauvaises difficultés; n'est ce pas une cruelle situation que celle de ne pouvoir écrire sans être corectement ennuieux à force de pureté, ou d'ofenser sans cesse, pour si peu qu'on veuille être éloquent, la sévérité des règles de la Grammaire? N'est-il pas désespérant que deux mots également écrits, expriment deux idées différentes, & souvent oposées? N'est-ce pas une chose bizarre, qu'il n'y ait aucune sorte d'Analogie dans la conjugaison de nos verbes irréguliers &c? Eh qu'importe, Litérateurs faussement délicats, cette prétendue bizarrerie de la langue, capricieuse seulement & difficultueuse pour les imaginations froides & les esprits arides? Afrontés hardiment ses équivoques, blessés même ses règles, faites contr'elle des fautes come **MONTESQUIEU**, si vous vous sentez la force de penser come lui, & de vous exprimer aussi énergiquement. Va-t on examiner si dans les *Lettres Persanes*, ou dans l'*Esprit des Loix* il y a quelques expressions qui décèlent la patrie de leur illustre Auteur? Les Nations Européennes qui se sont empresseées de traduire ses écrits immortels, ont-elles été arrêtées par la

bizarerie de l'Orthographe, ou par quelques expressions équivoques? Mais qu'importe l'expression! elle est toujours mâle & forte; elle est toujours heureuse, quand la pensée est mâle, élevée, ou sublime. Il est sans doute essentiel d'écrire correctement; mais il ne faut pas non plus sacrifier toujours servilement à l'expression; il ne faut pas, pour être pur, devenir ennuyeux, monotone, puérile. N'affectez pas le titre de MONTAGNE, si vous n'avez pas son génie, & même quand vous l'auriez; parce que come on ne parle plus le langage de MONTAGNE, il est très vraisemblable que la plupart de vos Lecteurs ne vous entendraient pas; mais écrivez come s'expriment les gens instruits, & surtout n'oubliez jamais de penser avant que d'écrire, suivant la règle du Sage DESPREAUX.

Toutefois il est bon, il est utile même que de pénibles Grammairiens cherchent à perfectionner l'Orthographe, & que de tems en tems il fassent part au public de leurs Observations sur les caprices & les défauts de la langue. Ce n'est pas que leurs ouvrages opèrent beaucoup de changemens, dans les expressions, ni dans les diverses manières de s'exprimer, qui depuis un Siècle à peu près, n'ont presque point souffert d'altération; mais leurs doc-

tes recherches éclairent les Etrangers & les François eux mêmes sur le génie de la langue, en les instruisant de la vraie dérivation des mots; ce qui ne laisse pas d'être d'une très grande utilité.

L'Auteur dans sa Préface regrète, ainsi que LABRUYERE, bien des mots très expressifs, agréables, sonores & qui depuis deux Siècles & plus, ont été on ne fait trop à quel propos, totalement profcrits. Cette perte est sans doute fort considérable; mais on ne songe pas qu'à la place de ces mots nous avons une foule d'expressions tout aussi agréables, qui n'étoient point conues du tems des *Cil*, des *gars*, des *jachit*, des *preux*, des *cottui*, des *vamentavoir*, &c. On ne songe pas que le rétablissement du vieux langage est tout à fait incompatible avec les moyens qu'on propose pour remédier à ce que l'on appelle les équivoques & les bizarreries de l'Orthographe: Bizarreries qui ne sont ni plus désagréables, ni plus frappantes que celles de toute autre langue, & qu'il seroit, suivant nous, plus nuisible qu'avantageux de coriger au gré de nos Grammairiens, qui bientôt, si leur vœu étoit rempli, ne manqueroient pas de former des plaintes, que nous trouverions plus fondées que celles qu'ils font maintenant

sur les minutieuses équivoques de l'Orthographe. L'écriture, dit M. GOUFFIER, est l'écho de la parole; elle devrait donc la peindre exactement, & ne pas se charger d'une foule de Lettres qu'on n'articule pas: Car il est ridicule que dans presque tous nos mots écrits, on laisse subsister des lettres parasites qui ne font tout au plus que surcharger l'expression, & rendre nôtre langue écrite tres embarrassante & pour les Començans & pour les Etrangers. Peut-être, continue t il, on prononçoit autrefois toutes ces lettres, & alors il étoit très essentiel qu'elles fussent écrites; mais si on ne les prononce plus, pourquoi les écrit-on?

Ne pourroit on pas répondre à ces observations, que c'est précisément parce qu'on parloit autrefois come on écrivoit, qu'il est aujourd'hui nécessaire d'écrire come on parloit jadis, tous les mots qui se sont conservés. Car si on change entièrement l'ancienne Orthographe, la langue Française ne sera plus qu'un langage nouveau, & ses mots, des expressions très-agréables, si l'on veut, mais dont il ne sera plus possible de conoitre l'origine, de démêler l'éthimologie. D'ailleurs, dans quelle langue a t on exactement parlé come l'on écrivoit? Il auroit donc falu que les La-

tins écrivissent *virtous*, au lieu de *virtus*, *caussas*, au lieu de *causas*, ou qu'ils prononçassent *virtus*, & non pas *virtous*, *causas* & non pas *caussas*. Mais, dit-on, il étoit convenu que *l'u* se prononçoit *ou*, & partout, dans toutes les langues, l'Ortographe n'est elle pas de convention? Or, quand cette convention est générale, à quel propos y faire des changemens, qui, trop considérables, ne peuvent nécessairement que dégrader la langue?

Depuis quelques années, par exemple, on a imaginé d'écrire *filosofie*, au lieu de philosophie, *téologie*, au lieu de théologie, & cela, dit on, parcequ'il est absurde de mettre quatre lettres où il n'en faut que deux, & d'exprimer par un *p* & un *h* un son que *l'f* rend beaucoup plus naturellement. Mais outre que le *p* & *l'h*, devant une voyelle rendent le son de *f*, comment pourra-t-on dans la suite, si la nouvelle Ortographe est généralement adoptée, découvrir l'origine de ces mots & de mille autres qu'on défigure étrangement, & toujours dans la très inutile vue d'écrire come on parle.

Cette manie est fort ancienne parmi les Grammairiens : PIERRE RAMUS ou la RAMBE, Lecteur en l'Université de Paris, trouvoit la langue & l'Ortographe très bi-

zaires de son tems, & il est vrai qu'elles Pétoient beaucoup; il propofa des caractères nouveaux, & de nouvelles lettres qu'il fubftituoit dans plufieurs mots aux anciennes figures. L'Auteur obferve que ce fiftème, qui ne tendoit qu'à augmenter prodigieufement nôtre alphabet, fut rejetté, à la réfervedes confones *j* & *v*, dont nous fomés redevables aux foins de **PIERRE LA RAME'E**. On a depuis tenté plus d'une fois d'introduire les mêmes changemens; mais on les a conftamment rejettés; parceque, come l'a obfervé M. l'Abbé **BOULLIETTÉS**, quelque raifonné que foit un nouveau plan d'Orthographe, le remède feroit pire que le mal, car il faudroit, ou réformer les livres, chofe impraticable, où fe réfoudre à priver les fimples de la lecture de tant de bons livres faits pour eux, & qui ne pouroient plus être que pour les Savans: Ou bien il faudroit aprendre à lire felon la nouvelle Orthographe, & enfuite felon l'ancienne: Ce qui ne feroit que multiplier les difficultés.

Plus fage dans fes vues & plus lumineux dans fes Observations, M. **GOUFFIER** propofe dans fon Ouvrage ingénieux, & qui peut être très utile, un moyen plus fimple & plus heureux, pour ôter tout à la fois de nôtre Orthographe, fans tou-

tesfois y rien changer, les équivoques & les bizarreries. Ce ne sont point de nouvelles lettres, ni des substitutions capricieuses de certaines lettres à d'autres; ce seront des accens, des points, & de semblables figures ou traits, légèrement ajoutés à quelques lettres, qui serviront à faire prononcer come il faut, les syllab s sans hésiter, surtout aux enfans & aux étrangers.

A la suite de quelques réflexions sur nos différens e, & sur une foule de mots de son égal & de diverse Orthographe, réflexions qui suposent une conoissance profonde, non seulement de la langue Francoise, mais du Latin, de l'Italien, de l'Anglois, &c. L'Auteur expose son Orthographe accentuée, & en done une foule d'exemples qui nous paroissent tous faciles, & sans nulle sorte d'inconvénient.

MEMOIRES & Observations géographiques & critiques sur la situation des Pays Septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique, d'après les Relations les plus récentes. Auxquelles on a joint un Essai sur la route aux Indes par le Nord & sur un Commerce très vaste & très riche à établir dans la Mer du Sud. Avec deux nouvelles Cartes dressées conformément à ce système. Par M.***.
A Lausanne chez Antoine CHAPUIS 1765.

CET Ouvrage est un in 4°. de 268 pages. Il est dédié au Roi de Danemarck. On découvre dans le Titre même le principal but de l'Auteur, qui est de faire voir la possibilité d'une nouvelle route aux Indes par le Nord. Pour établir son système, il pose d'abord des Principes, qui doivent servir d'Axiomes. Parcourant ensuite les Relations d'un grand nombre de Voyageurs, il les examine suivant les Principes qu'il a posés; il cherche à concilier les anciennes Relations les plus récentes & à éloigner tout ce qui lui a paru fabuleux. On ne peut lire cet Ouvrage sans reconnoître dans son Auteur une connoissance exacte de tout ce qui peut avoir rapport à la matière qu'il traite; quoique son système soit opposé à tout ce que les Géographes ont soutenu jusques à présent & à toutes les Relations des Voyageurs, il trouve dans ces Relations même & en combinant les unes avec les autres, de quoi rendre ses assertions très probables, mais c'est dans l'Ouvrage même qu'il faut lire ses preuves, qui ne sont pas susceptibles d'extrait, parce qu'elles ne peuvent être séparées des différentes Relations dont elles sont tirées.

NOUVELLE *Encyclopédie portative, ou Tableau general des Connoissances humaines; Ouvrage recueilli des meilleurs Auteurs, dans lequel on entreprend de donner une idee exacte des sciences les plus utiles & de les mettre à la portée du plus grand nombre des Lecteurs.* 2 Vol. in 8vo. A Paris chez VINCENT 1766.

CETTE Collection est faite d'une manière simple & naturelle. L'Auteur a suivi la marche philosophique des Connoissances que nous devons à nos sens & des Connoissances que nous devons à la réflexion. Les premières ont pour objet la Physique. Les secondes embrassent les Sciences abstraites & métaphysiques. Cet Ouvrage, que l'Auteur a taché de mettre à la portée de tout le monde, paroît être destiné à l'éducation de la jeunesse & à former l'esprit des personnes qui ne peuvent se livrer à des études longues & pénibles. Parmi divers avantages, il y a encore celui de l'exécution typographique, pour laquelle on n'a rien négligé.

VUES politiques sur le Commerce des Denrées. Nouvelle Edition. A Amsterdam, &

*se trouve à Paris chez VINCENT I Vol.
in 12 1766.*

LE principal objet de l'Auteur est de faire voir que le Commerce des Dentrées est la source d'où naissent tous les moyens qui peuvent faciliter la culture & l'amélioration des terres & que cette culture mise & entretenue dans un état avantageux, portera le Commerce général du Royaume au degré le plus brillant. Le Citoyen Patriote, Auteur de cet Ouvrage, fait sur le Commerce des Dentrées les réflexions & les spéculations les plus belles. Il établit des Magazins à grains pour obvier aux préjudices que cause la différence des récoltes plus ou moins abondantes; il présente l'idée d'une Compagnie d'Agriculture, divisée en Compagnies particulières pour la régie des Magazins, dont il donne le plan & la description; il trace le règlement que la Compagnie doit suivre dans l'achat & la vente des grains. Ensuite il traite des Vignes, des Magazins à vin: Il donne un projet de règlement sur le débit en gros des vins de la Compagnie. Il entre dans les plus petits détails, soit pour voiturier les denrées, soit pour ce qui regarde la police & la protection que l'Etat peut acorder à la Compagnie, soit pour les avantages qui peuvent en résulter. Il

paroît prévenir toutes les objections qu'on pourroit lui faire.

MEMOIRES de Mad. la Baronne de BATEVILLE, ou la Veuve parfaite. Par Mad. LE PRINCE de BEAUMONT. A Lion chez PIERRE BRUYSET PONTIUS I Vol. in 12. 1766.

IL paroît que Mad. de BEAUMONT s'est propoſée dans cet Ouvrage d'aſſermir ſes Elèves dans les excellens Principes que ſes Dialogues pour l'Éducation de la Jeuneſſe renferment. Elle leur préſente dans ce Roman un tableau de la vie humaine ; des paſſions , des malheurs , des vices , des vertus , des plaiſirs & des peines enchainés les uns aux autres ; des traits d'une généroſité peu comune , des crimes d'une Ame atroce , des ſituations touchantes , des caractères fortement deſſinés , des événemens extraordinaires , mais vraisemblables. L'Auteur a réuſſi à rendre cette brochure extrêmement amuſante , & elle remplit très bien le Précepte d'inſtruire en amuſant.

GUSTAVE VASA, *le Libérateur de son Pays*, Tragédie par HENRI BROOKE, Ecuyer; traduite de l'Anglois. A Paris; chez SEBASTIEN JORRY, & chez la Veuve DUCHESNE, 1766.

Voici une idée de ce Drame, Acte par Acte.

Dans le premier, *le Théâtre représente les Mines de la Dalécarlie*. ANDERSON Gouverneur, & ARNOLD Prêtre Suédois & Chapelain dans les mines de cette Province, admirent le courage d'un inconnu qui brave la rigueur des tems & le sort de la foiblesse humaine; il est couché dans ces lieux ténébreux; une pierre lui sert d'oreiller, & la froide humidité de la terre l'enveloppe; mais la noblesse & la grandeur percent à travers sa misère. ANDERSON veut se l'attacher par les nœuds de l'amitié. ARNOLD soupçonne qu'il ne dérobe l'éclat de ses vertus, que parcequ'elles sont en danger; ils font des imprécations contre CHRISTIERN, prêt à détruire les derniers restes de la liberté; ANDERSON invoque GUSTAVE, que le Tyran, pour le malheur de la Suède, arrache de leurs mains pour le conduire prisonnier en Dan

nemarck. Ils font l'éloge de ce Héros ; ils se rapellent ses exploits. Ils en reviennent à cet étranger, dont l'air majestueux dément les apparences, auquel ils ne connoissent d'autre sentiment que sa haine pour CHRISTIERN & son amour pour la liberté. L'inconu se réveille : ANDERSON s'approche de lui, le salue, lui offre avec son amitié, tous les secours qui dépendent de lui. Oui, généreux mortel, répond l'inconu, il est une preuve étonnante qu'exige la plus vraie, la plus digne & la plus noble cause de l'amitié ; elle est plus chère que la vie, que la fortune, que le sang ; elle est égale à toutes vos vertus. Ils le prient de s'expliquer. Il fait une image éfrayante des maux qui affigent la Suède ; il peint le Tyran saisissant le moment de la paix, pour arroser du sang des Suédois cette terre de liberté, ses Ministres se faisant un jeu de massacrer les enfans sur le sein de leurs Mère, & de les porter en triomphe au bout de leur lance.. O ciel ! s'écrie-t-il, vit-on jamais quelqu'un s'exciter au crime, s'y livrer tranquillement, & rire en cometant le meurtre ? Arête-là, mon ame, repose-toi sur cette idée, ne vois point d'autre image que celle-ci, jusqu'à ce que le tems te favorise, & que tu puisses éveiller

la vengeance. ANDERSON mêle ses larmes à celles de l'étranger. Mais comment se venger de CHRISTIERN ? Tous les Peuples du Nord fléchissent sous sa loi. Il ne me reste donc plus, s'écrie l'inconnu, qu'à vous remercier de votre amitié. Que plutôt cette affreuse demeure s'enfonce dans le centre de la terre, avant que j'abandonne la vengeance. On lui représente en vain que la pesante main du pouvoir les accable. Dans l'humide & mortelle profondeur d'un cachot, l'âme peut régner, elle peut sourire dans la douleur, & triompher de l'oppression. ANDERSON en revient aux obstacles : Qui oseroit, dit-il, le tenter ? Moi, reprend l'inconnu. Si vous étiez ce généreux chef que j'ai connu autrefois, je vous ferois part d'un dessein qui rendroit à votre cœur toute sa magnanimité, & dont la seule idée le feroit treillisir. ANDERSON est surpris que l'étranger le conoisse ; il se rapelle ses traits, mais come un songe qui ne laisse qu'une idée confuse. Eh bien, dit l'étranger, nomme celui qu'on ne peut conoître qu'au péril de la vie, ou dont le secrêt doit être enseveli. Je suis cet home. GUSTAVE ! s'écrie ANDERSON : Ciel ! c'est lui même.

ARVIDA, Prince du Sang Royal de Suède, ami & parents de GUSTAVE, survient.

Ils se reconnoissent ; leur surprise est égale ; ils étoient prisonniers l'un & l'autre du Tyran. GUSTAVE lui demande coment il a pû lui échaper ? Ne parlons plus de cela, lui répond ARVIDA ; laissez-moi seulement vous admirer. Combien est beau l'habit de la misère , quand il couvre la vertu ! GUSTAVE lui fait part du projet qu'il a conçu. ANDERSON jure de ne jamais quitter GUSTAVE. Arrêtez , lui dit-il ; si nous avons besoin de sermens pour nous unir , séparons nous & courons aux deux extrémités de la terre Une cause come la nôtre , est elle même son serment. Is en conviennent. Il leur raconte que dans le tems qu'il étoit dans les fers en Danemarck , au moment que CHRISTIERN avoit juré sa mort , il fut sauvé par une main généreuse ; qu'il fut obligé de se cacher , parceque sa tête fut mise à prix ; que lorsqu'il aprit que STENON avoit succombé , son désespoir lui fit franchir tous les obstacles , pour venir se cacher dans ces souterrains , où il a trouvé des esprits magnanimes & généreux dans la condition la plus grossière & la plus ignorante : Il se propose de rassembler les braves Dalécarliens , de les enflamer pour la liberté. ARVIDA croit qu'il est à propos de savoir si

CHRISTIERN conduit lui même les trou-
pes qui s'avancent, & il se propose d'al-
ler dans sa Tente, & de se mêler parmi
ses Courtisans: GUSTAVE lui applaudit;
mais avant que de se séparer, GUSTAVE
lui demande à qui il doit sa liberté. AR-
VIDA qui doit la sienne à CHRISTINE,
& qui fait qu'elle a aussi délivré son ami,
craint de trouver en lui un Rival, hésite
de lui dire comment & par qui il a été dé-
livré des prisons de Dannemarck: Il ra-
conte qu'il y étoit enchainé sur un lit de
pierre, malade, respirant un air empoiso-
né; que tout à coup une femme a pa-
ru; la pitié, la douceur étoient dans ses
regards; elle a nommé GUSTAVE: Si ja-
mais tu as le bonheur de voir ton cher
GUSTAVE, lui a-t-elle dit, apprends lui
qu'une douce ennemie te rendu à son ami-
tié. GUSTAVE croit ne devoir sa déli-
vrance qu'à la générosité, & non à la
beauté. GUSTAVE s'interrompt, exhorte
les Suédois à défendre les droits de la
Vertu. Ce jour, leur dit il, nous pré-
cipite ou nous sauve, & fait de chaque
Suédois un Monarque, ou bien un Es-
clave.

A C T E I I.

Le Théâtre représente le Camp de CHRIS-

TIERN. L'Usurpateur s'entretient avec TROLLIO, son flatteur & son ministre, Archevêque d'UPSAL : Ils dévelopent leur caractère, l'un en ne respirant que l'oppression & le carnage, & l'autre en applaudissant à ses caprices, & en le rassurant sur les Dalécarliens. Des Payfans conduits par un introducteur, se prosternent devant le Tyran, en lui demandant de les délivrer de la foule des Exaeteurs, des Soldats licentieux, des brigands qui les écrasent. L'Usurpateur s'irite de leurs prières, come s'ils n'étoient pas faits pour souffrir & pour être la proie de ses *Aigles*. Il les chasse de sa présence. On lui amène ARVIDA qu'on a pris devant la Tente du Tyran; il l'interroge. D'où es tu vil esclave? Tu gardes le silence! Qu'on apporte ici les instrumens des tortures les plus affreuses. Ne fais tu pas que ta vie est en mon pouvoir?... Oui, répond ARVIDA; c'est pour cela que je la méprise... Insolent que tu es? Réponds... Sois certain que je ne suis pas ton ami, car je hais les Tyrans. CHRISTIERN est furieux; il ordone à TROLLIO de le tourmenter, de le déchirer. TROLLIO fort avec ARVIDA enchainé. Un Messager vient annoncer au Roi que les Danois même ses propres Sujets se révoltent. Un Domestique

lui apporte une Lettre dans laquelle il apprend que GUSTAVE marche à lui ; il fait venir TROLLIO, lui avoue ses craintes au sujet de GUSTAVE. TROLLIO le rassure, & lui fait part du projet qu'il a formé de tromper GUSTAVE ; il lui apprend que le prisonnier qu'on lui a amené, est ARVIDA, le second après le Héros qu'il craint. TROLLIO a feint de ne pas le conoitre ; il croit s'être aperçu qu'il aime CHRISTINE ; au moyen de cette passion il a conçu le dessein de l'engager à trahir GUSTAVE. Il demanda à CHRISTIERN de lui abandonner ARVIDA, de lui permettre de faire espérer à ce Prince l'amour de CHRISTINE. CHRISTIERN y consent, pourvu qu'il trahisse GUSTAVE ; sinon, dit-il, qu'il soit mis à mort & oublié pour jamais. Il sort avec TROLLIO. ARVIDA enchainé paroît : Des Gardes préparent les instrumens de son sup'ice. Il demande au Ciel de lui doner la force de suporter ses maux, & de répandre sur GUSTAVE dix fois autant de bénédictions que chacun de ses Membres va souffrir de douleurs. TROLLIO arive, le fait délier, & lui done la liberté. ARVIDA ne peut le croire ; il ne veut pas surtout en avoir l'obligation à CHRISTIERN ; celui qui accepte les faveurs d'un Tyran, partage ses crimes. TROLLIO

Paffure que celui qui étoit la terreur du Dannemarck, que GUSTAVE est l'Ami de CHRISTIERN, qu'il vient d'envoyer faire des propositions, apuyées de toutes les forces des Dalécarliens ; qu'il demande d'abord la liberté de sa Mère & de sa Sœur ; ensuite, qu'on lui remette toutes les Provinces du Gothland, & enfin pour cimenter leur alliance, il demande CHRISTINE pour son Epouse. ARVIDA est frappé come d'un coup de foudre. Pensez vous, dit il, que CHRISTIERN done sa fille au plus cruel de ses énemis ? Que pourroit il faire ? répond le fourbe TROLLIO ; la guerre autrement seroit éternelle ; d'ailleurs quelques rumeurs dans ses Provinces de Danemarck l'obligent à faire ici la paix. Sans doute, s'écrie ARVIDA, la paix a ses douceurs ; mais les mortels ne sont pas faits pour en jouir longtems. L'home est destiné à vivre dans la guerre & dans le trouble. L'amitié s'afoblit & cache souvent la trahison ; elle sourit & trompe ; l'orage s'élève, & rien ne peut échaper à la tempête. Ce seroit alors un heureux naufrage, si l'on pouvoit s'enfoncer dans le néant, & tout oublier. Là nous.. (*il tombe en foib'esse.*) TROLLIO triomphe. ARVIDA revient à lui, & prie le traître de l'envoyer au suplice. Il lui

aprend que c'est de l'aveu & par l'ordre de GUSTAVE, qu'il est venu au Camp de CHRISTIERN; que son cœur sans défiance de ce fourbe, marche à une mort certaine pour le délivrer d'un Rival. Il ne conçoit point que GUSTAVE ait pu le tromper, lui qui paroît porter sur le front le divin caractère de la vertu. TROLLIQ paroît entrer dans ses peines, & l'assure qu'il n'est pas moins attaché à ses intérêts par amour pour lui que par haine contre GUSTAVE. ARVIDA lui demande de lui prêter ses troupes, pour écraser cette terreur du Nord; mais au milieu de ses transports, il se reproche ses desseins, & ne veut songer qu'à sauver sa patrie. CHRISTINE paroît. ARVIDA s'arrache, & s'échape à sa vue en frémissant. Cette Princesse s'entretient avec MARIANE, sa confidente, des grandes vertus de GUSTAVE; elle lui apprend qu'elle l'a sauvé, sans qu'il en sache rien; qu'autrefois CHRISTIERN offrit à GUSTAVE la main de cette Princesse, & que quoiqu'elle lui apportât en dot des Royaumes, elle se vit refusée d'un captif; mais que s'il eût trahi sa patrie pour elle, elle l'eût méprisé; qu'elle l'aima dès qu'elle entendit l'éloge de ses vertus; que la première fois qu'elle le vit, il étoit chargé de fers; mais qu'il paroît

soit dans ses chaînes un Roi au jour de son couronnement. La force d'HERCULE étoit dans ses bras, & sembloit se perdre sur son visage.

LAËRTE, jeune Gentilhomme Danois, de la suite de CHRISTINE, vient lui annoncer qu'elle est destinée à être le prix du sang de GUSTAVE; qu'ARVIDA se prépare à conduire une troupe de Soldats dans les Cavernes des Montagnes pour le surprendre sous l'apas d'une sincère amitié. CHRISTINE veut prévenir un si grand crime; elle envoie LAËRTE vers GUSTAVE pour l'informer de tout.

A C T E III.

Le Théâtre représente les Montagnes de la Dalécarlie. GUSTAVE, sous le nom de RODOLPHE, paroît en habit de Payfan, suivi des Dalécarliens, qui ne le conoissent pas. Il les exhorte, il leur reproche de s'amuser à des fêtes, de se livrer aux fers des Danois &c; il leur rappelle les beaux jours de la Suède, la mort de STENON; l'un d'eux a vû ce Roi sanglant; il répète ses dernières paroles, par lesquelles il invitoit son illustre parent, le grand GUSTAVE, à l'imiter. GUSTAVE embrasse ce brave Suédois. O GUSTAVE, s'écrient-ils, que ne peux-tu sortir du séjour de

la mort ! tu serois nôtre chef. RODOLPHE est si charmé de leur courage & de tout ce qu'il entend , qu'il ne peut plus y résister ; il se fait conoitre , les embrasse , voudroit avoir une vie à doner pour chacun d'eux , leur promet la victoire , ne parle que de renommée , de dangers , de triomphes , de gloire , de liberté : Ils fortent tous , & courent aux armes en criant, GUSTAVE, *Liberté*. Ce Héros reste seul avec ANDERSON. Il s'est servi d'un traître nommé PETERSON , dont il conoit toute la fausseté , pour porter des lettres dans le Camp de CHRISTIERN : Elles sont adressées aux Chefs des Suédois que CHRISTIERN a séduits , & qu'il a forcés de s'unir à lui ; il leur écrit dans les termes de la plus étroite correspondance , afin de réveiller les soupçons du Tyran , qui , se croyant trahi , passera ses troupes en revue , fera des réformes dans son armée , & la laissera en proie à l'invasion &c. LAERTE aive auprès de GUSTAVE , qui le croit son Libérateur : Il lui apprend que c'est CHRISTINE qui le sauva , & qu'il ne fit que le conduire hors de la prison. GUSTAVE est pénétré de tant de générosité ; il ne doute plus que ce ne soit elle qui a aussi délivré son cher ARVIDA. C'est un présent funeste , lui dit le jeune home ;

égaré par une passion aveugle, il trahit votre amitié & votre confiance. GUSTAVE ne peut le croire, & ne veut pas même l'entendre d'avantage. Si vous avez, dit-il, quelque chose à dire contre ARVIDA, contre l'homme de la Vertu, ne le dites pas même aux vents, de peur que la calomnie ne l'entende, & que le crime ne triomphe. ARVIDA arrive ne respirant que la vengeance: Il aperçoit de loin GUSTAVE qui approche; ils se regardent quelque tems l'un & l'autre. ARVIDA met la main sur son Epée, la tire en se tournant, & s'avance alors avec irrésolution. Frappe, lui dit GUSTAVE, je ne veux pas dérober mon sein à ton épée; mais je fais que la b'essure que tu vas lui faire, percera le tien doublement. ARVIDA dans son désespoir le traite de fourbe. Homme cher & malheureux, lui dit GUSTAVE, mon cœur saigne pour toi: Sans doute j'eusse été un fourbe, si come toi, je me fusse laissé tenter. ARVIDA lui demande s'il n'a pas envoyé pour traiter avec CHRISTIERN. Jamais, lui dit GUSTAVE. Je conois ton cœur; mais je vois aussi l'art, la fraude & les ruses qu'on a employées contre toi: Je te vois aussi grand que tu le fus avant que le lâche TROLLIO, profitant d'un moment de foiblesse, vint corrompre ta.

vertu. Il invoque le Ciel pour son cher ARVIDA qui croit que ce qu'il entend est un songe : Eloignez vous, dit-il à GUSTAVE : Home cruel ! tu me rends doublement coupable par l'excès de ta bonté. Il est déchiré de remords ; prêt à se poignarder ; GUSTAVE lui retient le bras ; il l'acable de caresses, l'embrasse, ne cesse de l'appeler son frère & son ami ; le félicite même de ce court oubli de soi qui va le rendre plus circonspect à l'avenir. Vous ne pouvez me pardonner, lui dit ARVIDA, regardez ce poignard... Mais encore quand j'ai résolu de te tuer, crois que je donerois ma vie pour toi. Oui, pour toi, je mourrois pour GUSTAVE. Un Dalécarlien annonce qu'on a vû les Danois sur le haut des Montagnes. ARVIDA veut éfacer la honte dans leur sang. Ta honte ! lui dit GUSTAVE ; périsse ce terme injurieux. Va, je veillerai sur ta renommée. ARVIDA sort dans le dessein de vaincre les ennemis de la patrie, ou de périr. GUSTAVE harangue les Dalécarliens, leur fait le plus grand éloge de la liberté, leur peint sa Mère & sa Sœur captives, les affronts que STENON a essuyés avant de mourir. Leur courage s'enflame, ils ne respirent que le combat, & GUSTAVE finit par la disposition de la bataille.

ACTE IV.

A C T E IV.

La Scène est dans le Camp de CHRISTIERN. Ce TYRAN & TROLLIO font des réflexions politiques sur l'art de gouverner: Le résultat est, que ce qu'on nomme Vertu, est le poison & la mort d'un Gouvernement, & que ceux qui vantent la liberté, sont des traitres ennemis de leurs Rois. PETERSON arrive; il se prosterne, & lui remet le paquet de lettres que lui a confié GUSTAVE. Il raconte au Roi qu'il l'a vû dans l'état le plus déplorable au sein des Mines de la Dalécarlie, environé d'horreur, ne conoissant que la fatigue, le besoin & la misère. Que lorsqu'il lui a demandé où étoient les secours & les moyens sur lesquels il comptoit; il a répondu qu'ils étoient auprès de CHRISTIERN. En éfet, le Roi lit les adresses des lettres de GUSTAVE, & toutes sont pour les Capitaines Suédois; il ordonne, ainsi que GUSTAVE l'avoit prévu, qu'on les arrête, Soldats & Officiers. Cependant TROLLIO qui conoit le génie du Héros, doute de la vérité. Un Officier vient annoncer qu'on a vû des troupes. CHRISTIERN fait marcher mille Cavaliers pour

les reconoitre. CHRISTINE, à qui l'on demande si les suites de la générosité qui mit GUSTAVE en état de faire la guerre à son Père, ne la font pas repentir de son action, répond que son intention la justifie; que si c'est pêcher que de révéler la Vertu, quoique dans un énémi, d'empêcher l'oppression, de sauver l'innocence, de s'oposer hardiment au crime, elle renonce au repentir: Elle ajoute que les suites de la Vertu sont toujous heureuses, & doivent l'être, & que son Père gagneroit encore en évitant une action criminelle, quoiqu'il lui en coutat tous ses Etats. LAËRTE vient anoncer que le Camp & tout le Pays sont en confusion; qu'il a vû GUSTAVE joignant la valeur d'un lion à la douceur d'un enfant; & qu'il n'a pû s'empêcher, malgré la foi qu'il doit à son Pays, de faire des vœux pour ce Héros. CHRISTIERN arrive en vomissant mille imprécations contre ARVIDA; il ordone qu'on fasse venir les deux captives. On vient anoncer que l'énémi est tout près; que les Danois n'ont pû soutenir ses éforts, quoiqu'il eut six fois moins de troupes. Il fait dire à GUSTAVE qu'il a des propositions à lui faire pour la rançon de sa Mère, dont il ne difère la mort que jusqu'à sa réponse. Il

s'adresse à elle-même, & la menace du trépas, si elle n'arrête, par son autorité, l'égarément de son Fils. AUGUSTA, f ns lui répondre, viens, ma chère GUSTAVIE, dit elle à sa Fille, chère prisonnière, viens, nous serons libres. Oui, ma Fille, nous fortirons de ces lieux, & nous irons rejoindre ton Père & toute nôtre famille dans le Ciel. CHRISTIERN ordone qu'on les faisisse, & qu'on les sépare. Les plaintes de la jeune GUSTAVIE sont très touchantes. CHRISTINE se jette aux genoux de son Père; elle lui demande de lui ôter la vie plutôt que de l'exposer à voir souiller la sainteté des Rois par le sang de l'innocence. CHRISTIERN est inflexible, & la fait sortir. GUSTAVE consent à une trêve d'une heure: Il vient savoir les propositions de CHRISTIERN, qui ordone à ses Soldats d'enfoncer, au moindre signe, le poignard dans le sein des captives. GUSTAVE arrive, & voit sa Mère entre les mains des boureaux. Cette Scène est la plus belle & la plus intéressante de toute la Pièce, mais il faudroit la rapporter en entier. CHRISTIERN offre à GUSTAVE son pardon & sa grace. Indigne Usurpateur, ren's moi donc mes Parens, rends moi les Pércs de dix mille Orphe.

lins, rends moi ces Fils que ton Epée a maflacrés, & dont tu as égorgé la poftérité: Ils étoient tous mes Enfans; rends moi donc ma tendre Mère, & épargne cette petite innocente qui tremble devant toi... Oui, cela dépend de ta foumiffion & du Traité que nous allons faire... Traiter avec toi? Va, toutes deux périront avant que nous traitions enfemble... Eclaves, faites vôtres devoirs... Arrête un moment tu ne peux être affez criminel.... GUSTAVE n'ofe demander la grace de fa Mère; il prie ARVIDA de le foutenir. AUGUSTA demande au Tyran qu'il difere encore un moment, afin de fléchir fon Fils. ARVIDA fe rend otage; il s'arrache des bras de GUSTAVE, & paffe du côté de CHRISTIERN, pendant que les deux captives paffent du côté de GUSTAVE; mais AUGUSTA ne profite de ce moment que pour embraffer fon Fis, pour l'exhorter à défendre toujours fa patrie, pour le confoler de fa perte. GUSTAVE éprouve les déchiremens les plus affreux: Sa Mère lui fait les derniers adieux; il ne fe connoit plus; il embraffe fa Soeur, & prie fa Mère de l'arracher de fes bras; ARVIDA demande de fatisfaire à la cruauté du Tyran. AUGUSTA rejette cette propofition. CHRISTIERN rompt la trêve. GUSTAVE ne

peut consentir à laisser sortir sa Mère; il est prêt à lui tout sacrifier. AUGUSTA fuit en lui disant adieu pour jamais. Le Tyran & sa suite sortent après elle. GUSTAVE, dans la plus grande consternation, n'invoque que la vengeance.

A C T E V.

La Scène est dans la Tente du Roi. CHRISTINE & MARIANE ont entendu du bruit & des gémissemens. CHRISTINE craint qu'on ne combatte; elle tourne sa tête, & voit quatre Esclaves qui portent deux cadavres sur un brancard; quatre femmes enchainées les suivent en pleurant; elle soulève un voile, & reconoit le corps d'AUGUSTA & celui de GUSTAVIE. Elle ne peut s'empêcher de desirer d'être née d'un autre Père; elle appelle la mort à son secours. LAËRTE vient lui annoncer que de tous les vastes Empires dont elle étoit souveraine, il ne lui reste pas un azile. Elle en rend graces au Ciel; elle demande si son Père vit encore? LAËRTE lui fait la description du combat. GUSTAVE, & ses Soldats ont fait les prodiges les plus grands; enfin il a crié victoire, il a placé sur le haut de sa lance le bandeau Royal de

Dannemarck; alors le combat a fini; le mot *Victoire* a réenti de tous côtés. CHRISTINE s'écrie: O miserable Royauté! mon Père! cruel! cher & malheureux Père! Quel horrible destin! CHRISTIERN paroît, fuyant, sans casque, en désordre, son Epée rompue & ses habits ensanglantés. Il demande de nouvelles armes, ordonne qu'on aille exposer un Etendart afin de rassembler son armée. Un Courier vient lui apprendre que tout est perdu en Danemarck. Il entre en fureur, & se livre au désespoir; il ne reconoit point CHRISTINE, qui cherche à le consoler, & quand il revient à lui, il lui dit de le maudire. Il est déchiré de remords; il avoue à CHRISTINE que c'est elle qui lui a sauvé la vie; que lorsque le fer de GUSTAVE étoit suspendu sur sa tête, ce Héros triomphant de sa colère, s'est écrié, CHRISTINE *tu l'emportes, va, je te rends à ses Vertus.* TROLLIO vient conseiller à CHRISTIERN de se sauver: CHRISTIERN prend l'épée de ses Gardes, & poignarde TROLLIO, qui tombe, essaye de se relever, & débite, en expirant, de très belles maximes sur les complaisans des Rois. Celui, dit il, qui ose marcher entre l'Envie & le Trône, effuie tour-à-tour les caprices du Monarque & la haine du Peuple. TROL-

LIO expire. GUSTAVE en triomphe, s'avance avec ses braves Amis, auxquels il attribue ses succès. On lui amène PETERSON & les prisonniers Danois : Il ordonne qu'on les renvoye avec honneur, afin qu'ils apprennent à traiter avec humanité ceux qu'ils auront vaincu. ARVIDA conduisant CHRISTINE s'approche de GUSTAVE, & tombe à ses genoux ; il le fait relever : CHRISTINE demande grace pour son Père. GUSTAVE prie ARVIDA de lui dire quelle doit être sa reconnoissance pour sa libératrice : J'ai combattu pour la liberté, & non pour des couronnes qui doivent briller sur votre tête, ô CHRISTINE ! ARVIDA exalte la bonté & la grandeur de ce Héros. Mais que je suis acablé, ajoute-t-il, quand je songe qu'il te faudra pleurer le jour même où tu as délivré ton Pays, & où le sort de tes armes t'aura valu l'Empire & CHRISTINE... hélas vous palissez... votre sang coule.... mon Frère!.... je vais mourir... il se jette dans les bras de GUSTAVE, content de voir son Roi & CHRISTINE au comble du bonheur. Il lui fait ses derniers adieux. Il expire dans les bras de GUSTAVE, qui mêle ses larmes avec celles de CHRISTINE. Ce Héros veut retenir cette Princesse ; il lui déclare son amour ; elle

lui avoue qu'elle l'aime depuis longtems, mais que pour l'intérêt de leur gloire, elle doit le fuir; que quelque cruel que soit son Père, elle se doit à lui. GUSTAVE charge un Officier de veiller sur son Père & sur elle. C'est au remords, ajoute-t il, de punir CHRISTIERN de ses crimes, & c'est à nous de céder aux Vertus de la Princesse.

LA PARTIE de *chasse* de HENRI IV *Comme ie en trois Actes &c en Prose, par M. COLLE', Lecteur de S. A. S. le Duc d'Orleans, premier Prince du Sang &c.*

CETTE Pièce qui a fait au moins autant de bruit que le Siège de Calais en fit l'Année dernière, n'a pas été plutôt rendue publique à Paris, que l'on a en fait une nouvelle Edition à Yverdon. Elle est remplie de sentimens. L'Auteur la dédie au Duc d'ORLEANS à qui il avoit déjà dédié la Comédie de DUPUIS & DESRONAIS. Il prévient, dans un court Avertissement, qu'il n'a eu d'autre dessein que de saisir quelques instans de la vie privée de HENRI IV c'est, dit il, si l'on veut me passer cette expression, le Héros en deshabillé que j'ai essayé de peindre. Par cette raison j'ai cru qu'il étoit de l'essence de mes Caractères

res, dans le premier Acte de ma Pièce, même où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de faire néanmoins parler les deux plus grands homes que j'introduis sur la Scene avec ce langage de la familiarité, qu'ils avoient réellement ensemble & que l'Histoire leur donne, de consacrer à HENRI IV. ses façons de s'exprimer qui sont consacrées, & si j'osois le dire, cette Bonhomie adorable, qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien sa dignité particulière. . . . Je ne dois pas laisser ignorer, ajoute-t-il, que j'ai pris l'idée & une partie du fond de ma Pièce d'une Comédie Angloise, dont la Traduction est imprimée. Le Public judicieux distinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'est propre, L'on verra aussi que les Memoires de SULLY ne m'ont pas été inutiles.

M. SEDAINÉ, dont les talens & le génie marqué pour le Théâtre sont si connus, n'a pas dédaigné de puiser dans la même source que moi : C'est de cette même Comédie Angloise qu'il a tiré le Roi & le Fermier, ainsi qu'il l'a avoué lui même en le faisant imprimer.

ACTE I.

La Scène est à Fontainebleau dans la

Galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'Antichambre du Roi.

Le Duc de BELLEGARDE, Grand Ecuyer, & le Marquis de CONCHINY, Favori de la Reine, tous deux en habits de chasse, ouvrent la Pièce par un Dialogue, où l'un & l'autre disent, que l'honneur qu'ils doivent avoir de souper le soir avec leur Souverain, dérangent le projet qu'ils avoient faits de souper avec leurs Maitresses; mais ils conviennent qu'il faut tout sacrifier à celui qu'a formé le Marquis de CONCHINY de déplacer le Duc de SULLY, qui se trouve déjà en froid avec le Roi. Ce Marquis reçoit une Lettre de son Valet de Chambre, qui lui annonce qu'une jeune Payfanne nommée AGATHE, qu'il avoit enlevée & qu'il faisoit garder à vue, a trouvé le secret de s'échaper. Il dit au Duc, qu'il n'a rien pu obtenir de cette jeune Payfanne, qui a même voulu se tuer. Le Duc ne peut le croire & le badine. Cependant cette jeune Fille inquiète le Marquis au point, qu'il désireroit de pouvoir pousser jusqu'à Paris, pendant qu'on courra le Cerf, si le rendez vous de la Chasse est de ce coté là. Pour s'en éclaircir, il appelle deux Officiers de Chasse qu'il aperçoit.

Il apprend d'eux, dans la *Scène II*, que

le rendez vous de la Chasse est à trois lieues de là, en tirant droit à Paris, & que le Cerf les conduira loin . . . *que fait-on, dit un des Gardes Chasse, peut être jusqu'à Rosny, où l'on dit que M. de SULLY est exilé depuis hier au soir.* Cela les conduit à divers propos qui marquent de l'humeur contre le Duc de SULLY: Le Duc leur impose silence & les fait retirer.

Dans la III^{me}. Scène le Duc de BELLEGARDE & le Marquis de CONCHINY continuent à s'entretenir de la disgrâce du Duc de SULLY. Je ne veux, dit le Marquis, m'occuper que du souper de ce soir . . . & d'y saisir l'occasion de parler au Roi, pour achever de le désabuser de son Monsieur de ROSNY, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien, tenez; je serois fâché qu'il le fut, car j'aime la personne de M. de SULLY, moi; mais cependant on ne sauroit s'empêcher de désirer un peu qu'il ne soit plus en place, car dès qu'on demande la moindre grâce, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher home là, . . . & cela est excédant.

Le Marquis s'ouvre au Duc, lui apprend

tout ce qu'il a fait faire contre M. de SULLY , & lui dit mystérieusement : *Nous avons porté hier le dernier coup ; c'est un écrit de M. ROSNY lui même ; c'est un Billet de lui , que nous avons tourné contre lui &c.*

Le Roi paroît à la IV^{me} Scène. Il dit au Duc de SULLY de l'attendre dans cette Galerie ; *il faut bien , ajoute-t il , que je vous parle de vous , puisque vous ne voulez point m'en parler le premier.*

Le Duc de SULLY & le Marquis de CONCHINY , restés seuls à la Scène V , ce dernier cherche à faire parler le Ministre , dans l'espérance qu'il pourra lui échapper quelques propos indiscrets , qu'il rapportera au Roi. Le Duc de SULLY lui répond de manière à le troubler , & lui faire conoitre qu'il n'est pas dupe de ses discours artificieux.

La VI^{me} Scène peint au mieux le caractère de HENRI VI & de son Ministre ; nous en rapporterons ici la plus grande partie :

HENRI prenant M. de SULLY par la main & l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes , quitant ensuite sa main , il le regarde , & reste un moment sans parler.

Eh bien ? Monsieur , la façon dont nous

somes ensemble , depuis six semaines ; le froid que je vous marque , & la contrainte dans laquelle nous vivons vis à vis l'un de l'autre ; vous vous acomodez donc de tout cela , Monsieur ? Vous n'en êtes donc point inquiet ?

Le Duc de SULLY , *d'un air noble & respectueux.*

SIRE , avec tout autre Prince que HENRI , je me croirois perdu , en voyant que vous m'avez retiré cett bonté familière que vous me témoigniez toujours ; mais , avec Votre Majesté , j'ai pour moi votre équité , vos sentimens ; . . . oserois je dire votre amitié & mon innocence ! Tout cela me rassure & je suis tranquile.

HENRI , *d'un air un peu atendri.*

Cette tranquillité peut marquer , je vous l'avoue , le témoignage d'une conscience pure , & qui n'a point de reproche à se faire ; mais , cependant , Monsieur , vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie , & m'adresse des plaintes contre vous , & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY , *d'un air ferme & respectueux.*

Oui , SIRE , c'est dans un silence res-

pectueux que je dois attendre que V^ôtre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits, dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie... Parler le premier à V^ôtre Majesté, de toutes ces imputations odieuses & absurdes, ç'eut été en quelque façon leur doner du crédit & en reconoitre la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles acufations, auxquelles vous même ne croyez pas, SIRE.

HENRI, *avec bonté.*

Eh mais, mais...

Le Duc de SULLY, *reprenant avec force.*

Non, SIRE, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces acufations qui ait quelque air de la vérité, ou pour mieux dire, de la vraisemblance. *Tirant de sa poche un papier.* C'est ce billet de moi, que vous me renvoyates hier au soir par la VARENNE; quatre mots que j'ai mis au bas vous en développeront toute l'énigme. Que V^ôtre Majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'en done. *Il done au Roi le papier.*

H E N R I.

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de SULLY.* Ah! Monsieur de Ros-

NY ! Come ils m'ont trompé ! Les cruels gens !

Le Duc de SULLY.

Quant aux satires, & sur-tout, SIRE, au libelle fait par JUVIGNY, avec tant de force & d'éloquence, & que j'ai lu tout aussi bien que VÔtre Majesté...

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi ! Vous l'avez lu, ROSNY ? Et vous n'êtes pas venu tout de suite, pour vous expliquer avec moi ?

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, SIRE, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si VÔtre Majesté m'en eut parlé la première, j'eusse voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI *l'interrompant.*

Qu'appellez vous justification, mon ami ? Ventresaintgris, l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet, répond lui seul à tout ; à tout ; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez moi, Sire, il est de toute

nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification, & la voici : . . . Depuis trente trois ans je vous sers ; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour VÔtre Majesté, se joint l'honneur, dont je ne me suis, & dont je ne veux jamais m'écarter ; ils se réunissent l'un & l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir . . . ce sont là mes vrais sentimens . . . Pour vous persuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des possibilités purement chimériques . . . Et ! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand ? . . . De me mettre vôtre Couronne sur la tête ? . . . Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible ? De la faire passer à quelqu'autre branche de vôtre Maison, ou à quelque Puissance étrangère ? Ah ! mon Prince ! Ah ! mon Héros ! Quel autre Monarque, quelles Puissances, quels Etats, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut, que vous avez élevé la mienne ?

HENRI, le serrant dans ses bras

Ah ! mon cher ROSNY ! Mon cher ROSNY !
Le

Le Duc de SULLY , *poursuivant avec feu.*

Ah , mon cher Maître ! Vous le ferez toujours . . . Vous m'aimez , vous m'estimez . . . Oui , SIRE , vous m'estimez au point , que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire ci même) de soupçons sur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non , SIRE , vous n'en avez point eu.

HENRI , *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons , non , mon ami , je n'en ai point eu , à peine étoit ce de légères inquiétudes , . . . & si foibles encore , qu'elles n'avoient aucune tenue. Eh ! tiens : Mon cher ROSNY , je vais t'ouvrir mon cœur : Je n'eusse même jamais eu ces légères inquiétudes ; jamais l'on ne fut parvenu à me doner les moindres ombres sur ta fidélité , si nous eussions , tous les deux vécu dans un autre tems. Mais dans ce siècle affreux , dans ce siècle de troubles , de conspirations , de trahisons ; où j'ai vu , où j'ai éprouvé les plus noires perfidies , de la part de ceux que j'avois traité come mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet & la victime de la scélératesse de leurs complots ; . . .

tu me pardoneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance.... Je les réparerai, Monsieur de ROSNY, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut degré d'élévation, & vous & vôtre Maison. Je veux que...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, SIRE, vos bontés pour moi iroient peut être trop loin; il faut y mettre des bornes.. Vos malheurs, & les plus noires ingrattitudes, ont dû nourrir & étendre vos défiances; que vôtre cœur n'en ait plus désormais pour moi, ... je le mérite... mais que Vôtre Majesté mette la plus grande prudence, & une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander à genoux, de ne jamais me doner de places fortes, de Principautés; en un mot de ne jamais me faire de ces sortes de graces, qui pussent me doner la possibilité de me déclarer Chef de Parti, si je voulois le tenter. Ces graces là, SIRE, sont des armes qui n'en feroient jamais pour moi; mais je veux oter à mes énemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentimens.*

Grand Maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre, tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! SIRE, plutôt à Dieu que cela fût vrai! Mais cet entretien ci est la preuve du contraire, & des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh mais, elles n'en auroient produit aucuns, si depuis que je vous boude; cruel home que vous êtes! vous eussiez voulu venir bonement vous éclaircir avec moi... Ah! ROSNY, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein: Projets, affaires, plaisirs, amitiés; amours, chagrins domestiques; je vous ai tout confié; & vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi! Est-ce là être mon ami?... Ah! les larmes m'en viennent aux yeux!... Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami.

Le Duc de SULLY, *du ton le plus attendri.*

Ah , mon adorable Maître ! Cette force , cette vérité de sentiment m'éclaire à présent sur ma faute. Oui , SIRE , j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant , & de...

HENRI *avec la plus grande vivacité.*

Oui , Monsieur , & vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort , si vous saviez , mon ami , ce que j'ai souffert , moi , pendant notre espèce de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus ; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez vous , ROSNY ?

Le Duc de SULLY , *avec passion.*

Oh ! je les préviendrai dès leur naissance. Ah , SIRE !... ah , mon ami !... pardonnez au trouble de mon cœur ,... ce mot qui vient de m'échaper...

HENRI , *avec la dernière vivacité.*

Appelle moi ton ami , mon cher ROSNY , ton ami. Eh ! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi ! Tiens , lorsque tout à l'heure , auparavant de passer chez la Reine , je me suis contraint à te faire un accueil froid , & que je t'ai appelé Monsieur , te rappelles tu de ne m'avoir

répondu que par une inclination de tête, & une révérence profonde. Eh bien ? En voyant ta douleur & ton atendrissement, mon cher ROSNY, peu s'en est fallu que dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, & que je n'aie comencé par là nôtre explication.

Le Duc de SULLY, *dans le dernier atendrissement & d'une voix entrecoupée.*

Ah, SIRE ! ce dernier trait... ah ! permettez qu'avec les larmes de la joie, ... & de la plus tendre sensibilité, ... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier.

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh ! que faites vous donc là, ROSNY ? Relevez vous donc ; prenez donc garde ; ces gens là qui nous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardone ; vous n'y songez pas relevez vous donc.

Dans la Scène VII, le Roi, après avoir déclaré qu'il aime le Duc de SULLY plus que jamais, l'oblige à aller s'habiller pour le suivre à la Chasse.

Dans la Scène VIII. qui est la dernière du premier Acte, le Duc de BELLEGAR-

DE parlant de M. de SULLY dit, il est d'une habileté dans les affaires :

HENRI *l'interrompant.*

Qu'apellez vous dans les affaires ! Ajoutez donc à la tête de mes Armées , dans mes Conseils, dans les Ambassades Je l'ai toujours présenté avec succès à mes Amis & à mes Enemis ; mais partons , partons.

A C T E II.

Le Théâtre représente l'entrée de la Forêt de Senart , du côté de Lieurfain.

Un Payfan & une Payfanne ouvrent la Scène. Le Payfan resté seul dans la Scène II voit AGATHE habillée come une Bourgeoise étofee. Elle le joint à la Scène III. Il lui fait des reproches d'avoir suivi le Marquis de CONCHINY. Elle cherche inutilement a se justifier. Cependant elle l'engage a le charger d'une Lettre pour M. RICHARD son Amant , mais il la prévient qu'il ne laissera pas de lui parler contre elle. Dans un Monologue , Scène IV. il fait des réflexions sur l'adresse des Filles pour tromper les homes. RICHARD survient a la Vme Scène. LUCAS lui remet la Lettre d'AGATHE , mais il empêche par ses Discours l'effet qu'elle auroit produit. Ils vont tous deux chez LUCAS pour par-

let du Mariage de ce dernier avec la Sœur de RICHARD.

A la *Scène VI.* le Duc de BELLEGARDE & le Marquis de CONCHINY se trouvent égarés dans la Forêt. Le Duc de SULLY survient en tatonant & marque dans la *VII^{me} Scène* ses inquiétudes sur le compte du Roi. Un Bucheron les prend pour des Voleurs, dans la *Scène VIII.* ils le rassurent, & se font conduire au Village de Lieurfain. Le Marquis de CONCHINY lui ayant demandé s'ils y trouveront de quoi manger? Le Payfan l'interrompant lui dit: *Oh oui, car je vous vous mener chez le Garde Chasse de ce Canton; vous y trouverais des Lapins par centaine; car ces gens là ils mangions les Lapins eux; & les Lapins nous mangions nous.*

A la *Scène IX* le Roi arive en tatonant. Il paroît moins inquiet de se trouver égaré que des reproches que va lui faire le Duc de SULLY. Deux Braconiers surviennent. A la *Scène X.* Le Roi entend un coup de fusil près de lui, il apelle, mais les Braconiers s'enfuient.

MICHEL RICHARD, dit autrement MICHAU, ayant deux pistolets à sa ceinture & une lanterne sourde à la main, saisit le Roi par le bras; *Ab! j'tenons le coquin qui*

viant de tirer sur les Cerfs de nôtre bon Roi. Qu'êtes vous? Allons, qu'êtes vous? Le Roi ne se fait pas conoitre, il lui dit cependant qu'il a l'honneur d'appartenir au Roi.

M I C H A U.

Mais pourquoi avous quitté, avous abandoné not' cher Roi à la Chasse? ça est indigne, çà.

H E N R I.

Hélas! mon Enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

M I C H A U.

Falloit le suivre à pié, morgué. S'il l'y arrive queuqu'accident vous m'en répond rais déjà. Mais, tenais; j'ons bien de la peine à croire... Là, dites moi là, dites vous vrai?

H E N R I.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

M I C H A U.

Queu chien de compte! ça vit à la Cour, & ça ne ment jamais! eh! c'est mentir çà.

Toute cette Scène XI qui termine le second Acte, est sur ce ton, & on la lira toujours avec plaisir dans l'ouvrage.

A C T E III.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Maison du Meunier MICHAU. L'on voit au fond une table de 5 pieds sur 3½ de large, sur laquelle le Couvert est mis. La nape & les Serviettes sont de grosse toile jaune; à chaque extrémité est une Pinte en plomb. Les assiettes de terre commune. Au lieu de verres, des timbales & des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos Bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant deux Escabelles; près de l'une est un rouet à filer; au pié de l'autre est un sac de blé, sur lequel est empreint le nom de MICHAU.

La Scène I. est un Dialogue de la Meunière MARGOT, avec sa Fille CATAU. RICHARD arive à la Scène II & salue sa Mère & sa Sœur. Le Roi vient avec MICHAU à la III Scène. Il prend plaisir à voir la joie de ces bones gens. CATAU ayant demandé au Roi s'il a un COUTEAU, lui dit qu'elle lui apportera donc celui de la Cuisine. Scène IV. Le Roi loue la beauté de CATAU, & dit dans la Scène V.

qu'un gobelet de Cidre qu'elle va lui apporter sera délicieux de sa main.

Dans la *Scène VI.* RICHARD, qui vient de Paris, dit qu'on y est encore yvre de joie de la convalescence de leur Roi bien aimé. CATAU apporte du Cidre, & MICHAU dit au Roi, en lui frappant sur l'épaule, *Scène VII; Avalais moi ça, père.* MICHAU va avec son Fils ranger quelques sacs de farine, qui sont dans la Cour & le Roi reste seul avec CATAU.

Scène VIII. HENRI à part. *En vérité la petite CATAU est charmante . . . mais charmante . . . Si elle savoit qui je suis . . . Non, non, rejettons cette idée, ce seroit violer les devoirs de l'hospitalité.* Le Roi fait quelques caresses à CATAU. Elle lui apprend que son Père barguigne toujours à la marier avec LUCAS, parce qu'il n'est pas autrement riche.

Scène IX. MICHAU revient. On se prépare à souper. HENRI IV veut s'aider à porter la table. CATAU s'y oppose. Il porte le banc (*Scène X.*) & veut ranger deux chaises de paille.

La *Scène XI.* est le détail du repas. On y chante des Chansons & l'on y boit à la santé du Roi dans les termes les plus attendrissans pour HENRI IV. Il faut lire cette *Scène* dans la Pièce même.

AGATHE survient à la Scène XII. Elle est interrompue dans sa justification par l'arrivée du Garde Chasse, qui dans la Scène XIII. annonce les trois Seigneurs qui ont soupé chez lui.

Nous croyons que nos Lecteurs verrons avec plaisir que nous raportions en son entier la Scène suivante.

SCÈNE XIV & dernière.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD,
LUCAS, MARGOT, CATAU Le Duc de
SULLY, Le Duc de BELLEGARDE, Le
Marquis de CONCHINY.

M I C H A U.

VOYAI, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieur la est un Seigneur itout ; je ne l'crois pas ; il s'est dit Officier du Roi ; *tirant par le bras le Roi, qui a le visage tourné d'un autre côté* Voyais, reconnoissais vous st'honnête home l'à ?

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, & le Marquis de CONCHINY, *ensemble.*

Quoi ! c'est vous, SIRE ! . . . SIRE, c'est vous même,

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD & AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du Roi.*

Quoi! c'est là le Roi! c'est là notre bon Roi! notre grand Roi!

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez vous, mes bones gens; relevez vous mes amis; je le veux, mes enfans; relevez vous, je vous l'ordone.

AGATHE, *restant seule aux genoux du Roi.*

Non, SIRE; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du Marquis de CONCHINY, qui m'a arachée à tout ce que j'aime, au moment que j'étois prête à épouser RICHARD... les larmes étouffent ma voix au point...

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

Ciel! c'est AGATHE!

HENRI, *relevant AGATHE, & d'un ton sévère.*

CONCHINY, ... qu'avez vous à répondre?... Eh bien? eh bien? répondez donc! vous paroissez interdit.

Le Marquis de CONCHINY , *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarasse , SIRE ; ... car , dans le fond , pourquoi serois je interdit ? ... & ... n'avouerois je pas à Vôte Majesté une affaire . . . de pure galanterie ?

Le Duc de SULLY *vivement.*

J'adore Dieu ! quelle galanterie ! ...

Le Duc de BELLEGARDE , *legèrement au Duc de SULLY.*

Et mais , il ne faut pas prendre cela au grave.

H E N R I .

Laissez le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien , SIRE , le fait est que j'ai eu envie , (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune Payfanne ; .. qu'à la vérité ; j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris , malgré elle.

HENRI *l'interrompant.*

Malgré elle ! ... vous y avez donc employé la violence.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh m'as, SIRE, si vous voulez ; ... c'est mon Valet de Chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine ; & je vais ...

HENRI, *d'un air sévère*

Eh, c'est cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY *avec feu.*

Ah ! SIRE, ne m'acablez point de votre colère ! J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inutile, & n'a fait que tourner à ma honte. AGATHE est vertueuse ; AGATHE ne m'a point cédé la victoire, & pour la remporter, e'le a été jusqu'à vouloir atenter elle même à sa vie. J'atteste le Ciel de la vérité de ce que je dis ; & qu'il me punisse sur le champ, si je vous en impose ... Eh ! dans l'instant, c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrâce, que les remords cruels & le repentir, qui ...

HENRI, *l'interrompant d'un air noble & sévère.*

Mais, il ne me suffit point à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, AGATHE soit justifiée vis à vis de ces gens ci ; le crime de votre part n'est

est pas moins comis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que ...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, SIRE, je me croirois deshonorée, si j'acceptois de cet home des bienfaits honteux qui pouroient laisser des soupçons...

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah! divine AGATHE! Cet aveu du Marquis de CONCHINY... & plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous doner, est pour moi une pleine & entière conviction de vôtre innocence... Non, vous ne futes jamais coupable; c'est moi qui le suis, d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; & ...

M I C H A U.

T'as raison, mon fils; & tu peux à présent épouser ste digne enfant là.

H E N R I.

En ce cas là, je me charge donc de la dette de CONCHINY. *Au Marquis.* Retirez vous, & ne paroissez pas devant moi, que je ne le vous fasse dire. CONCHINY

se retire. A part, au Duc de SULLY. Aussi bien, mon Ami ROSNY, je soupçonne violemment ce malheureux Italien là, d'être l'Auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites; nous en parlerons dans un autre tems... *Haut.* Oh ça, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici: Pour m'aquiter du prémier, je done dix mille francs à AGATHE, & à vôtre Fils, Monsieur MICHAU; mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle CATAU de lui faire épouser un certain LUCAS, son amoureux, qui n'est pas bien riche, & pour réparer cela, je leur done aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS *sautant de joie.*

Dix mille francs, & CATAU.

M I C H A U.

Quel bon Roi!

R I C H A R D.

Ah, SIRE!

CATAU & AGATHE.

Quel bon Prince!

H E N R I.

Duc de SULLY, que cette sòme de vingt
mille

*tous
ensemble*

mille francs leur soit comptée ici , demain dans la journée; je vous en done l'ordre.

Le Duc de SULLY , *s'inclinant.*

Vous ferez obéi, SIRE. *Se relevant & d'un air atendri.* Ah, mon cher Maître! par ces traits de justice & de générosité; vous me ravissez! Vous venez d'en agir en Roi, & en Père avec ces bons Payfans, qui sont vos Sujets & vos Enfans; tout aussi bien que vôtre Noblesse. Mais, SIRE, vous nous devez aux uns & aux autres de ne point exposer vôtre vie à la chasse, come vous le faites tous les jours. *Avec colere.* Permettez moi de le dire à Vôtre Majesté; cela me met, moi; dans une véritable colere. Vive Dieu! SIRE, vôtre vie n'est point à vous, vous en êtes comptable (*montrant le Duc de BELLEGARDE*) à des Serviteurs come nous qui vous adorent; (*montrant les Paysans*) & au Peuple François dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la p'us grande bonté:*

Oui; oui; tu as raison, mon Ami; tu m'atendris: Ne me grondes plus, mon cher ROSNY; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU , *très vivement.*

Morgué, SIRE ! c'est que ce Gentilhomme là n'a pas tort , au nom de Dieu, confarvez-nous vos jours ; ils nous sont si chers !

TOUS LES PAYSANS *ensemble s'inclinant.*

Ah , nôtre Roi ! ah , nôtre Père ! confarvais-vous , confarvais-vous !

HENRI , *regardant tous ces Paysans.*

Quel spectacle divin !

MICHAU , *encore plus vivement.*

Eh oui , ventregué confarvais-vous ! Vous venais de marier nos jeunes gens , faut , SIRE , que vous viviais plus qu'eux... Mais queul excellent home ! Pardon , Vôtre Majesté , si je vous ont si mal reçu ; je n'coissoions pas tout not' bonheur , & si j'avons manqué au respect.. de la considération...

HENRI , *l'interrompant.*

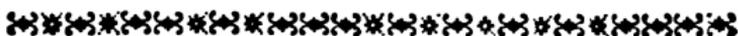
Vous m'avez très bien reçu , & je veux demeurer vôtre Ami au moins , Monsieur MICHAU.. Mais , brisons-là ; j'ai besoin de repos , &.....

Venais, SIRE; venais coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon Fils & de CATAU. Et nous, j'irons tretous passer la nuit au Moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour VÔtre Majesté.

MICHAU conduit le Roi & les deux Seigneurs.

LUCAS prenant AGATHE sous les bras.

Et nous, je vons remener AGATHE cheux elle; & à demain aux nôces, mes enfans.



PRIX ACADEMIQUES.

LE 2 Janvier 1767. l'Académie Françoisise ajugera une Médaille d'or de 300 Liv. au Discours qui lui paroitra le meilleur sur ce Sujet important : *D'exposer les avantages de la Paix, d'inspirer de l'horreur pour les ravages de la Guerre, & d'inviter toutes les Nations à se réunir pour assurer la tranquillité generale.* Les Pièces pour le concours doivent être écrites en François & ne doivent pas passer trois

quarts d'heure de lecture. On les fera rendre franches de port, avant le 1 Décembre, à M. REGNARD, Imprimeur de l'Académie, Rue basse des Ursins à Paris.

PRIX de la Société Oeconomique de BERNE.

LA Société Oeconomique de Berne s'étant assemblée le 20 du mois dernier pour juger du mérite des Mémoires concurrens aux Prix de l'année 1765; le Prix de vingt Ducats, destiné pour la question, *quels sont les moyens les moins dispendieux pour perfectionner nos vins &c.*, a été ajugé au Mémoire qui a pour devise, *rien sans peine*: L'Auteur s'est trouvé, par l'ouverture du bulletin, être M. le Capitaine FELICE à *Morat*. Le Mémoire qui a pour devise, *vina probantur odore, sapore, colore, nitore*, a obtenu l'Accessit; il est de M. BOURGEOIS Docteur en Médecine à *Tuverdon*. Le Prix de vingt ducats, *des causes de la décadence de l'industrie dans nos villes, & des moyens d'y faire fleurir les Arts &c.*, a été ajugé au Mémoire qui a pour devise, *hinc latas u bes pueris florere videmus*; M. T. S. GRÜNER, de Berne, Secrétaire Baillival à *Landsbous*, s'est trouvé en être l'Auteur: Un autre Mémoire avec la devise, *insandum regina jubet renovare dolo-*

rem, après avoir balancé les suffrages pour le Prix à ne, méritoit sans difficulté, l'accessit; M. Ab PAPAN, Secrétaire de la Société Correspondante de Nidau, en est l'Auteur.

L'année dernière, la Société Oeconomique proposa deux Prix de vingt ducats chacun, pour la meilleure solution des deux questions suivantes :

1°. Quel est dans le Canton de Berne, le Prix des grains le plus avantageux, tant pour le Laboureur que pour l'Acheteur; & quels sont les moyens les plus propres pour amener le prix des grains à ce point, & l'y maintenir?

2°. Comment pourroit-on, d'un côté, augmenter le produit des mines dans le Canton; & de l'autre, prendre des mesures, pour empêcher des entrepreneurs imprudens, de s'y ruiner?

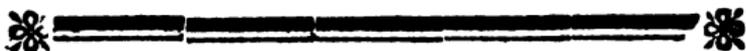
Les Mémoires qui concourront pour ces Prix, doivent avec les billets cachetés, être remis aux Secrétaires de la Société, à Berne, avant la fin de Décembre 1766.

Les nouvelles Questions proposées, sous les mêmes conditions, sont les suivantes :

1°. Dans quelles circonstances les fabriques ou manufactures sont elles nuisibles ou favorables à la population & à l'agriculture, dans notre Canton; & quelles sont les

règles pour combiner ces deux objets, & subordonner le premier au second.

20. Comment pourroit-on introduire dans le Pays de Vaud, l'industrie & les méthodes employées avec tant de succès, dans la partie Allemande du Canton, par rapport à divers objets de l'Économie rurale, tels que la culture des prairies, celle des arbres fruitiers, des racines & plantes potagères; la manière de nourrir les cochons dans l'étable, la méthode dans la formation & l'emploi des engrais &c; & par quels moyens prompts & faciles pourroit on dresser la jeunesse, dans les Villages du Pays de Vaud, à conoitre, adopter, pratiquer & se rendre habituelle, l'Économie Allemande, dans les points où elle mérite la préférence.



E N I G M E.

Je suis ce qu'on aime le mieux
 Presque en tous les lieux de la terre ;
 Et souvent on me fait la guerre
 Pour m'avoir come un bien & rare & précieux :
 Mais, quand on a fait ma conquête,
 Celui qui me possède à le cœur si léger,
 Qu'à ma possession jamais il ne s'arrête,
 Et qu'il me garde peu sans me changer.

QUATR'EME LOTERIE de la Ville de NEUCHATEL en Suisse.

L E MAGISTRAT de NEUCHATEL , fondé sur les motifs énoncés dans les Plans des trois premières Loteries , en propose une quatrième , semblable en tout aux précédentes , pour le Fond capital , le nombre des Billets & la distribution des Lots , & qui se tirera avec les mêmes précautions le 4 Juillet prochain Les Billets seront signés par Monsieur le Maitrebourgeois BOIVE , Directeur , & par M J F DE PIERRE du Petit Conseil. Le bénéfice , toujours de 6 pour cent , se préleva sur les Lots Le payement s'en fera quinze jours après le Tirage par M Félix Henri MURON , Maitre des Clés en Chef , seul Collecteur de cette Loterie à NEUCHATEL , chez qui le Bureau est ouvert dès à présent , de même que chez M André BOVAY Fils à GENEVE. On payera chez ce dernier un Bache & demis en sus de l'Ecu Neuf , qui fait le prix de chaque Billet.

P L A N.

2500 Bil. à 4 L. argent de Berne soit un Ecu Neuf
font L. 10000 $\frac{1}{2}$

| | | | |
|-----|--------|--------|--------|
| 1 | Lot de | L 2000 | L 2000 |
| 1 | de | 1000 | 1000 |
| 1 | de | 400 | 400 |
| 2 | de | 200 | 400 |
| 5 | de | 80 | 400 |
| 10 | de | 50 | 500 |
| 30 | de | 30 | 900 |
| 50 | de | 20 | 1000 |
| 100 | de | 10 | 1000 |
| 300 | de | 8 | 2400 |

500 Lots

L. 10000

Le mot de l'Enigme du mois de Mars est TOISR.
Celui du Logogriphe est SOURIRE, où l'on trouve
Or, Oie, Roje, Os, Roi, Soir, Rue, Ours.

T A B L E.

| | |
|--|-----|
| R EMARQUES critiques sur un Ouvrage moderne rangé par ordre alphabétique Christianisme. | 323 |
| De la Gloire des Princes. | 344 |
| L'Homme indolent. | 340 |
| L'Envie | 357 |
| Les illusions. | 365 |
| Fragment d'une Lettre de Paris. | 370 |
| Ouvrages nouveaux. Equivoques & bizaneries de l'Orthographe. | 374 |
| Mémoires & Observations géographiques & critiques, sur la situation des Pays Septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique. | 383 |
| Nouvelle Encyclopédie portative. | 385 |
| Vues politiques sur le Commerce des Derrées. | 385 |
| Mémoires de Mad. la Baronne de Batteville, ou la Veuve parfaite. | 387 |
| Gustave Vaza, Tragédies. | 388 |
| La Partie de Chasse de Henri IV Comédie. | 408 |
| Prix de l'Académie François. | 415 |
| — de la Société Oeconomique de Berne. | 436 |
| Enigme. | 438 |
| Loterie de Neuchâtel. | 439 |

